



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

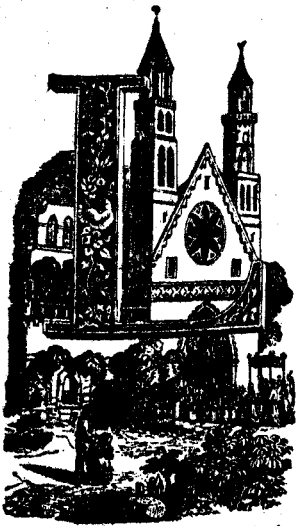
AOÛT 1849.

[8me LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE. ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE
NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE II.



A mort de Paul 1er. avait rendu au cabinet de Saint-James toute l'influence qu'il avait exercée jadis sur ceux de l'Europe, et plus particulièrement sur celui de Saint-Petersbourg. La politique anglaise, si bien servie par l'événement qui avait ensanglanté le palais des czars, entraînait le jeune Alexandre dans un système d'hostilité contre Napoléon et son nouvel empire. Quoiqu'il en soit, ce dernier, dans la prévoyance d'une rupture prochaine avec la Russie, voulut inspecter l'armée qu'il avait commencé de rassembler sur les côtes de la Manche, et disposer ses soldats à une nouvelle campagne continentale, tout en paraissant menacer ses adversaires d'ou-

tre-mer.

Dans ces sortes d'occasions, il arrivait à Boulogne au moment où on l'y attendait le moins, parcourait les divers camps, et était déjà de retour dans son cabinet des Tuileries, que ceux qui étaient à Boulogne le croyaient encore au milieu d'eux. Il partait ordinairement de Paris à une ou deux heures du matin, déjeunait à Beauvais, dînait à Abbeville, et arrivait le soir même ou le lendemain, avant le jour, à Boulogne. Napoléon faisait habituellement ce trajet en vingt quatre ou vingt-cinq heures, y compris les temps de repos. Ceux qui l'escortaient étaient d'autant plus harassés, qu'à peine

descendu de voiture, il montait à cheval et y restait quelquefois jusqu'à la nuit. Il ne restait pas au quartier général qu'il n'eût visité le moindre atelier, qu'il n'eût parlé à tous les chefs des nombreux services qu'il organisait en même temps.

Cette fois, il partit de Saint-Cloud le 18 juillet 1804, deux jours après la cérémonie qui avait eu lieu aux Invalides à l'occasion des nouveaux drapeaux qu'il avait donnés à l'armée. Les troupes qui étaient à Boulogne s'occupaient encore des préparatifs de la réception qu'elles voulaient lui faire (car l'empereur avait annoncé qu'il irait lui-même distribuer les croix de la Légion d'honneur à l'armée de Boulogne,) lorsqu'elles l'aperçurent tout à coup, monté sur une petite barque, au milieu du port. Il examinait les travaux, encourageait les ouvriers, et pressait les ingénieurs en leur disant d'un ton d'humeur.

—Messieurs, nous n'en finirons jamais !

Son incroyable activité semblait l'avoir multiplié : on le voyait partout. Presque toutes les troupes qui étaient en France avaient été réunies en divisions et cantonnées sur les côtes, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à celle de la Seine. L'armée de Boulogne se composait alors d'environ cent cinquante mille hommes d'infanterie et de quatre-vingt mille cavaliers. Ces soldats avaient été répartis dans quatre camps principaux : le *camp de droite*, le *camp de gauche*, le *camp de Vimereux* et le *camp d'Ambleteuse*. Les troupes ainsi rassemblées avaient été occupées et disciplinées à la manière des Romains ; chaque heure avait son emploi : le soldat quittait le fusil pour prendre la pioche. Les ponts et chaussées avaient eu d'immenses travaux à faire. On avait creusé le port, construit une jetée et un pont de halage, et ouvert d'immenses bassins pour recevoir les bâtiments de la flottille.

Dans un de ces bassins, que Napoléon visita le lendemain de son arrivée, un jeune soldat de la garde, enfoncé dans la

vase jusqu'aux genoux, tirait de toutes ses forces, sans pouvoir la dégager, une brouette encore plus embourbée que lui. Il jurait en véritable charretier embourbé, lorsqu'il aperçut, à quelque distance derrière lui, l'empereur accompagné de Berthier. Aussitôt il se mit à chanter d'un ton sentimental le rondeau d'un opéra-comique alors fort en vogue à Paris, et qui finissait ainsi :

« Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours. »

Napoléon ne put s'empêcher de sourire ; il fit signe au soldat de venir à lui. Celui-ci accourut en passant coquettement ses doigts dans ses cheveux pour se donner un air présentable.

— Ah ! ah ! M. le troubadour, de quel pays êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— De Paris, sire.

— Je l'aurais parié. Vous êtes dans ma garde, à ce que je vois : dans quel régiment et depuis quand ?

— Dans le premier de grenadiers, et, sire, depuis que vous êtes empereur.

— En ce cas, jeune homme, il y a trop peu de temps pour que je vous fasse sous-officier, n'est-ce pas ?

— Sire, Votre Majesté en a cependant le droit ; elle a même celui de me faire officier.

— Le croyez-vous ?

— Parole d'honneur, sire, reprit le soldat avec un sérieux imperturbable et en portant le revers de la main à son front.

— Eh bien ! moi, je n'en suis pas certain, répliqua l'empereur en lui rendant ironiquement son salut par un léger signe de tête ; mais conduisez-vous bien, ne faites pas tant de rouades, et je vous ferai nommer sergent l'année prochaine ; après cela, si vous avez de l'ambition et que vous vouliez l'épaulette, c'est sur le champ de bataille que vous la trouverez ; c'est là que j'ai ramassé les miennes, moi ! je ne vois pas pourquoi je vous favoriserais plus qu'on ne m'a favorisé jadis.

— C'est juste, fit le soldat avec un geste de conviction. Cependant, sire, vous n'avez pas trop à vous plaindre.

— Je ne me plains pas trop non plus. Berthier, ajouta Napoléon en s'adressant au major général, prenez le nom de ce jeune homme ; vous lui ferez donner cinquante francs pour faire nettoyer son pantalon.

Puis, se retournant du côté de son protégé, il reprit avec un demi-sourire :

— Êtes-vous content, M. le Parisien ?

— Très-content, sire, répondit le jeune soldat en saluant à la manière des gens de monde.

Et Napoléon continua tranquillement sa promenade au bruit des acclamations que poussaient les travailleurs accourus sur son passage.

Ce fut pendant ce séjour de l'empereur à Boulogne que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projets si vastes, et surtout n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision. On construisit les bâtiments en même temps qu'on fonda l'artillerie, qu'on fila les cordages, qu'on tissa les voiles.

Napoléon avait fait louer l'année précédente, à une demi-lieue de la mer, un petit château appelé le *Pont de Briques*, qui se trouvait sur la route de Paris. Il avait fait faire de nombreuses réparations à cette habitation. Dans les travaux de terrassement que l'on exécuta alentour, on trouva quelques médailles de Guillaume le Conquérant, et l'on découvrit, un peu plus loin vers le rivage, les restes d'un ancien camp de César et une hache romaine. Napoléon, toujours superstitieux, tira un heureux présage de cette trouvaille, et ordonna qu'on élevât à cette place la baraque qu'il devait habiter, destinant le château à l'établissement du quartier général.

Cette baraque, construite par M. Sordi, ingénieur en chef, était en planches comme les baraques d'un champ de foire, avec cette différence, cependant, que les planches étaient soigneusement jointées au dehors, et artistement peintes au dedans. Elle avait en outre l'avantage de pouvoir se démonter et se remonter en une heure de temps, de sorte que Napoléon eût pu, à volonté, la faire charger sur une charrette pour la transporter ailleurs. Quant à sa forme, elle ressemblait à un carré long. Un grillage en bois régnait tout au tour. Elle était éclairée de jour par huit fenêtres latérales, et de nuit par des réverbères placés à dix pieds de distance les uns des autres. La pièce principale était au milieu ; elle servait de salle de conseil et faisait face à la mer. On y voyait une grande table ovale, recouverte d'un tapis de drap vert uni, avec un modeste fauteuil à bras pour l'empereur. Sur cette table étaient une demi-douzaine de flambeaux de cuivre doré garnis de bougies, du papier de toute dimension, une écriture et une poudrière en bronze, avec quelques plumes taillées et jetées çà et là. Une immense carte des côtes de la Manche était suspendue en face de la fenêtre. Tel était le mobilier de cette salle principale où Napoléon seul pouvait s'asseoir. Ses maréchaux, ses amiraux, ses généraux se tenaient debout devant lui, lorsqu'ils étaient appelés à des conseils, qui duraient quelquefois deux ou trois heures, et n'avaient d'autre appui, pour se reposer, que la poignée de leur sabre. À droite de cette pièce était la chambre à coucher de l'empereur, fermée seulement par une petite porte vitrée. Là se trouvait un petit lit en fer de trois pieds de large, entouré d'un rideau en florence vert, fixé au plafond par un grand anneau. Sur ce lit, deux matelas et un sommier de crin, avec un traversin très-haut et très-dur. Il n'y avait pas d'oreiller. Napoléon ne s'en servit jamais qu'à Sainte-Hélène, encore l'usage lui en fut-il ordonné par Antomarchi, son médecin, et seulement quelques jours avant sa mort. Deux couvertures avec un couvre-pied piqué et orné garnissaient ce lit, devant lequel était placées deux chaises de paille, l'une au pied, l'autre à la tête. À la croisée et à la porte vitrée étaient adaptés des petits rideaux semblables à celui du lit. Devant la croisée, un télescope de cinq pieds de long sur quatorze pouces de diamètre, monté sur un pied d'aenjou. À côté du lit, à droite, une petite table recouverte d'une serviette blanche, sur laquelle étaient posés une cuvette et un pot à eau en vermeil, et quelques ustensiles de toilette d'une richesse et d'un travail exquis. Sur un tabouret, à gauche du lit, une petite cassette en forme de malle, dans laquelle était le linge de corps de l'empereur, avec un habillement complet ; au-dessus et accroché à une patère, un seul chapeau de rechange, déformé et usé, que Napoléon mettait de préférence lorsqu'il

faisait quelque course dans les camps ou en rade. Il perdait souvent ce chapeau, soit qu'il fût emporté par le vent, soit qu'il tombât dans la mer; mais chaque fois on le lui rapportait fidèlement, comme un objet que nul n'eût osé s'approprier, dans la crainte de commettre un sacrilège.

De l'autre côté de la salle du conseil, et parallèle à la chambre à coucher, était le salon, qui servait de salle à manger, avec une office prise sur la largeur de la pièce et meublée avec la même simplicité. Au dehors et derrière la baraque, étaient construites deux cabanes, servant, l'une de cuisine, l'autre de logement aux gens de service. Lorsque l'empereur avait du monde à dîner, ce qui arrivait presque tous les jours. *Réchard* ou *Fourneau* (tel était le nom véritable, quoique fort étrange, de ses deux premiers maîtres d'hôtel) donnaient eux-mêmes de leur personne et ne dédaignaient pas de mettre la main aux casseroles; dans ce cas, secondés par deux aides, ils fonctionnaient en plein air, à moins que le temps ou la violence du vent ne s'y opposât. Un jour, en effet, un coup de vent venu de la mer enleva toute la batterie de cuisine, y compris un jeune marmiton appelé *Bordier* qu'il fut impossible de retrouver, quoique l'empereur l'eût fait chercher partout. Ce ne fut qu'en 1814 qu'on sut ce que le malheureux était devenu dans cette bourrasque; il était devenu... chef de cuisine de lord Wellington, en Angleterre!

Quand à la cave, elle était au *Pont de Briques*, et sous la surveillance spéciale de M. *Phister*, contrôleur en chef, le même qui, plus tard, dans un accès de fièvre chaude, se pendit dans le grand escalier du *corridor noir*, aux Tuileries.

La baraque de l'amiral *Bruix* était à cent pas environ de celle de Napoléon; quoique beaucoup plus petite, elle offrait la même distribution, mais elle contrastait singulièrement par son élégance et la richesse de son ameublement: on eût dit de l'appartement d'une petite-maîtresse. Entre ces deux baraquas s'élevait le sémaphore des signaux, sorte de télégraphe maritime qui faisait manœuvrer la flotte. Un peu plus loin on voyait la baraque du maréchal *Soult*, construite en forme de hutte sauvage, éclairée par le haut et couverte en chaume; et enfin, sur la même ligne, une dernière baraque, celle de M. *Decrès*, ministre de la marine, façonnée de même que celle du maréchal, mais plus petite et par conséquent plus incommode; de loin, cette baraque ressemblait à un énorme étainoir.

De sa chambre à coucher, à l'aide de son télescope, l'empereur pouvait observer toutes les manœuvres navales, et lorsque le temps était clair, il voyait distinctement le château de *Douvres* et la garnison qui l'occupait. Les grenadiers à pied, concurremment avec les marins de la garde, faisaient le service des baraquas et du quartier général.

Non loin du sémaphore se trouvait la *Tour d'Ordre*, batterie formidable, composée de six mortiers, de six obusiers et de douze pièces de vingt-quatre. Ces six mortiers, du plus gros calibre qu'on eût jamais vu, avaient seize pouces d'épaisseur; ils portaient une charge de quarante-cinq livres de poudre, et chassaient une bombe de six cents livres à douze cents toises en l'air et à une lieue et demie en mer. Chaque bombe lancée revenait à une dépense moyenne de trois cent vingt-cinq francs. Pour mettre le feu à ces épouvantables machines, que nos artilleurs appelaient des *monstres* et les ca-

nonniers de marine des *mignonettes*, ceux-ci se servaient de lances de douze pieds de long; le *lancier* se fendait presque jusqu'à terre en se masquant l'oreille avec l'épaule, et ne se relevait qu'un instant après que le coup était parti. Ce fut l'empereur qui voulut baptiser cette batterie en lançant la première *bombe-monstre*. Il fit feu; le coup partit et le sang lui sortit aussitôt des oreilles. Pendant deux jours il fut complètement sourd, et, comme on peut le penser, d'une humeur insupportable. Trois jours après, comme un enfant qui n'a rien de plus pressé, une fois sa douleur passée, que d'aller toucher à l'objet qui l'a blessé, Napoléon, à sa première sortie, alla examiner en détail la batterie de la *Tour d'Ordre*. Comme il se promenait en silence autour du terrible mortier, il s'approcha d'un groupe d'artilleurs de marine où il venait d'entendre prononcer son nom, et adressa la parole à celui de ces canonniers dont la mine le frappa d'avantage.

—Toi! comment t'appelles-tu? demanda-t-il au marin en le désignant du doigt.

Ce dernier était un Provençal aux manières brusques, au langage naïf, et qui conservait parfaitement les locutions peu correctes et l'accent de son pays.

—*Tron de Diou!* sire, répondit-il en grasseyant et sans faire sentir les *r*, vous avez peu de mémoire: je suis *Pomayrol*, le fils du cambusier de *l'Orient*, que vous étiez à son bord il y a cinq ans, et que même nous avons levé l'ancre à Toulon, belle ville, je m'en flatte!

—Ah! ah! fit Napoléon en secouant la tête, comme pour rappeler un souvenir confus.

—De telle sorte, reprit le marin, que vous me donniez quatre écus de six livres tournois, un certain soir que je me jetai à la mer pour aller en rechercher un qui y était tombé, que je croyais de votre état-major, que pas du tout: c'était une vieille carcasse de vache dont mon père s'était débarrassée parce que les vers y étaient venus à l'abordage; eh donc! *bagasse!*

—Ma foi! tu as raison, dit Napoléon en tirant une petite tabatière d'or de sa poche; je te reconnais maintenant, quoique tu sois un peu changé de figure. Es-tu toujours aussi original?

—*Bagasse!* il faut bien être quelque chose sur cette terre de misère; tout le monde, sire, ne peut pas être, comme vous, empereur des Français, roi d'Italie... *As pas peur!*

—C'est vrai, fit Napoléon en souriant. Quoi qu'il en soit, mon brave, je suis content de te revoir.

En disant ces mots, l'empereur ouvrit sa tabatière et aspira une prise de tabac. Aussitôt le marin tendit le jarret en avançant d'un pas, et allongea une main énorme vers la tabatière de l'empereur, en lui montrant le pouce et l'index:

—*Tron de Diou!* sire, dit-il en s'inclinant, *as pas peur!* voulez-vous me permettre?

—Avec plaisir, dit Napoléon en lui présentant sa tabatière ouverte.

Et le marin, ayant plongé ses deux doigts dans la tabatière de l'empereur, y prit quelques grains de tabac. Napoléon fit une légère grimace, referma sa tabatière qu'il mit dans la poche de son gilet, et continua ce qu'il appelait sa tournée. Le soir il ramena avec lui, pour dîner, la plupart des chefs de corps et ceux des différents services, de sorte qu'avant de se

retirer dans sa chambre à coucher il savait l'état des affaires mieux que s'il eût parcouru des volumes de rapports.

Il se promenait lentement dans la chambre en paraissant réfléchir, lorsque, s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

— Un bon vent et trente-six heures ! s'écria-t-il.

Constant arriva avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres ; mais il détacha le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir regardé longtemps un grand cahier, il sauta tous les feuillets pour arriver au dernier, où il lut cette signature :

JOHN FULTON, ingénieur.

— Ah ! ah ! fit-il, le voilà donc enfin ce fameux mémoire !

Puis, ayant compté les feuillets :

— C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain matin à tête reposée.

Le lendemain, à cinq heures du matin, par un magnifique soleil d'été, Napoléon, coiffé d'un madras à larges raies négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs et lisses, et vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds de molleton blanc, avec des pantoufles vertes, se promenait dans la chambre à coucher de sa baraque, en tenant dans ses mains le cahier sur lequel il n'avait fait que jeter les yeux la veille. Il le feuilletait et le re-feuilletait : c'était le *Mémoire* que l'ingénieur Fulton lui avait adressé sur la puissance motrice de la vapeur, appliquée aux bateaux plats destinés à opérer la descente en Angleterre. Ce rapport commençait ainsi :

« Sire, la mer, qui vous sépare de votre ennemi, lui donne sur vous un immense avantage. Servi tour à tour par les vents et par les tempêtes, il vous insulte impunément, il vous brave dans son île inaccessible pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protège, je puis le faire disparaître !... Je puis, malgré tous ses vaisseaux, en tout temps et en peu d'heures, transporter votre armée sur son territoire, sans craindre les tempêtes et sans avoir besoin du secours des vents !... Mes moyens, sire, les voici, etc. »

Napoléon interrompait de temps en temps sa lecture, et à chaque fois, regardant fixement devant lui, sans cependant arrêter ses yeux sur aucun objet, laissait échapper des paroles telles que celles-ci :

— Si cet homme dit vrai, je lui donne une couronne... Si cet homme est certain de ce qu'il avance, les peuples lui élèveront un jour des statues d'or.

Pendant plus d'une heure que dura la lecture du *Mémoire* de Fulton (car l'empereur la suspendait pour songer à ses conséquences,) il parut entièrement absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était soumis. Enfin, il appela Constant, qui couchait en dehors sur un matelas posé en travers de sa chambre, et lui dit :

— Courez au logement de Daru, et qu'il vienne à l'instant.

Lorsque l'intendant général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur sa poitrine, et comme en contemplation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

— Ah ! ah ! vous voilà, Daru ; bonjour ! Attendez-vous là,

à ma place, écrivez ce que je vais vous dicter.

Comme nous l'avons dit, il n'y avait dans cette salle qu'un seul siège. Daru hésita en voyant que l'empereur avait nécessairement rester debout devant lui.

— Mais... sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas...

— Attendez?... C'est vrai ! interrompit Napoléon, qui avait deviné le scrupule de Daru. Allons ! allons ! reprit-il.

Et, passant lestement derrière cet administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules, et le fit asseoir de force en lui disant :

— Écrivez !... C'est au ministre de l'intérieur.

Daru prit la plume et regarda fixement Napoléon qui, s'étant recueilli un moment, lui dicta la lettre suivante :

« M. de Champagny, je viens de lire le projet du citoyen Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé beaucoup trop tard, en ce qu'il peut changer la face du monde. Quoi qu'il en soit, je désire que vous en défériez l'examen à une commission composée de membres choisis par vous dans les différentes classes de l'Institut. C'est là que l'Europe savante irait chercher des juges pour résoudre la question dont il s'agit. Une grande vérité, une vérité physique, palpable, est devant mes yeux ; ce sera à ces messieurs de la voir et de la saisir. Aussitôt leur rapport fait, il vous sera transmis et vous me l'enverrez. Tâchez que tout cela ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, car je suis impatient. Sur ce, M. de Champagny, je prie Dieu de vous avoir en sa digne garde.

De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804.

« NAPOLÉON. »

— Maintenant, continua l'empereur, expédiez sur-le-champ une estafette.

Dès que Daru fut sorti, les aides de camp entrèrent pour prendre ce qu'on appelait l'*ordre du jour*. Napoléon dit à l'un d'eux d'aller à la baraque de l'amiral Bruix, pour le prévenir qu'après son déjeuner il visiterait la côte depuis Boulogne jusqu'à Ambleteuse, c'est-à-dire, sur une longueur de plus de deux lieues, et qu'il désirait qu'il l'accompagnât, ainsi que les chefs des différents services.

En l'absence de Napoléon, les constructions navales n'avaient pas été poussées avec moins d'activité que les travaux des ports. Les chaloupes canonnières, les bateaux plats et les péniches avaient été confectionnés sur tous les chantiers des petits ports de la Normandie et de la Bretagne, pour être amenés, en longeant les côtes, soit à Montreuil, soit à Calais, soit à Dunkerque, où on les avait fait gréer et armer par des marins ; puis ces embarcations avaient été immédiatement placées sous la protection des forts qui défendaient le port de Boulogne, au nombre de cinq : le Fort de la Crèche, le Fort en bois, le Fort Musoir, la Tour de Croix, et la Tour d'Ordre, dont nous avons parlé tout à l'heure. La ligne d'embossage qui barrait l'entrée du port se composait de deux cent cinquante chaloupes canonnières et de plus de soixante bâtiments de haut bord ; la division des canonnières impériales en faisait partie. Indépendamment de cette formidable ligne de défense, toute la côte était encore hérissée de batteries de canons de gros calibre, servies par les artilleurs de l'armée de terre.

Au fond du port, il y avait un petit pont en bois qu'on appelait le *Pont de service*. Le magasin des poudres, des gar-

gouases et des cartouches était derrière, et renfermait d'immenses munitions. La retraite battue, on ne passait plus sur ce pont sans donner le mot d'ordre à la seconde sentinelle, car la première sentinelle laissait toujours passer, mais elle ne laissait jamais revenir. Ainsi, un individu venant à oublier le mot d'ordre, une fois sur ce pont, auquel les troupes de terre avaient donné le nom de *Pont du Diable*, c'était fait de lui : il était repoussé par le second factionnaire sur le premier, et celui-ci avait l'ordre de passer sa baïonnette au travers du corps de quiconque se serait engagé dans ce passage dangereux sans pouvoir répondre au *qui-vive* de la dernière sentinelle. Ces précautions si rigoureuses étaient devenues nécessaires à cause du voisinage de la poudrière.

qu'une étincelle eût fait sauter, ainsi que la ville et les deux camps. La nuit, on fermait l'entrée du port, du côté de la mer, par une énorme chaîne. Du côté de la terre, les quais étaient garnis de factionnaires placés à quinze pas de distance les uns des autres, qui criaient de quart d'heure en quart d'heure : *Sentinelle, prenez garde à vous !...* Et les soldats de marine juchés dans les humiers répondaient à ce cri par celui de *bon quart !...* qu'ils mettaient une sorte d'amour-propre à prononcer d'une voix traînante et sinistre. Rien alors n'était plus monotone que ce roulement continu d'avertissements et de voix, que le calme de la nuit rendait plus triste encore.

(A CONTINUER.)

LA PEAU DU LEON.

VII.



NTRIGUÉ de la manière furtive dont son oncle était sorti de la salle de billard, l'élève de Saint-Cyr avait saisi la première occasion de s'esquiver à son tour. En apercevant la dame de ses pensées seule avec Servian, dans un lieu qui, par sa position retirée, semblait convenir merveilleusement aux entretiens les plus confidentiels, il éprouva un accès subit de cette vague plus jalouse, compagne inséparable des premiers amours. Cependant, malgré son envie de rompre le tête à tête qui lui portait ombre, peut-être n'eût-il pas osé prendre cette liberté si un signe amical de Mme Caussade ne l'eût invité à s'approcher. Sans trop savoir pourquoi, la jeune veuve était mécontente de la tournure qu'avait prise la conversation. Elle se décida donc subitement à y admettre un tiers qui avait à cette faveur le droit le plus légitime, et résolut d'éprouver sur lui sans délai le pouvoir dont Servian avait eu l'irrévérence de douter.

— Vous arrivez fort à propos, dit-elle à Félix dès qu'il fut près ; justement nous parlions de vous.

— De moi, madame ? répondit Cambier en la regardant avec étonnement.

— Nous nous occupons de votre grave querelle avec M. Tonayrion, reprit Estelle d'un air de plaisanterie ; sachez que vous voyez en moi la colombe chargée du rameau d'olivier. Je n'entends pas qu'une discussion frivole détruise la bonne harmonie qui a régné jusqu'à ce jour entre deux hommes faits pour s'estimer. J'ai déjà grondé comme il faut M. Tonayrion, qui, je le sais et lui-même en convient, a eu tous les torts ; j'espère en revanche, de n'avoir que des éloges à vous donner. Il est bien entendu que votre adversaire vous adresse par sa bouche les excuses les plus formelles et les plus complètes ; vous voyez donc qu'il ne manque plus au traité de paix que votre signature : donnez-la moi.

Elle tendit sa main à Félix qui au lieu d'y signer la paix avec ses lèvres, porta la tête en arrière comme s'il eût craint de succomber à la tentation.

— Madame, dit-il gravement, en toute autre circonstance, je m'estimerais heureux de vous obéir ; mais ici, cela m'est impossible ; j'ai été insulté.

— Mais non ; mais vous vous trompez ; vous attribuez à M. Tonayrion une intention qu'il n'a jamais eue. Un homme de votre âge doit-il attacher tant d'importance à quelques paroles irréfléchies dont un enfant seul pourrait s'offenser !

— Un enfant ! s'écria Félix, qui, voyant dans ce mot une personnalité, ne l'entendait jamais avec sang-froid.

— Oui, je le soutiens, reprit Estelle en s'efforçant d'apaiser l'amour-propre de l'adolescent, il n'y a que les enfants qui se fâchent à propos d'un enfantillage, et c'est précisément parce que vous êtes un homme que je crois pouvoir faire un appel à votre raison.

— Ce que vous traitez d'enfantillage est à mes yeux un outrage qui veut du sang.

— Quelle folie ! quelle extravagance !

— Mais vous ignorez donc, madame, que cet homme a eu l'insolence d'arracher de ma boutonnière la rose que vous m'aviez donnée ?

— N'est-ce que cela ? dit Mme Caussade avec un charmant sourire ; l'action est fort blâmable assurément, mais le mal n'est pas sans remède ; il reste encore des roses.

A ces mots, elle s'approcha d'une plate-bande qui régnaît le long de l'allée, et cueillit sur un rosier nain une fleur dont elle décora Félix, sans qu'il eût la force de repousser autrement que par les battements précipités de son cœur la main blanche et satinée qui, pour ajuster la tige dans la boutonnière, lui effleura un instant la poitrine.

— Vous pouvez la porter en toute assurance, lui dit-elle en même temps ; personne, je vous le jure, n'aura la hardiesse d'y toucher.

—Il faudrait auparavant m'arracher la vie, répondit-il d'une voix à peine distincte.

En remarquant l'émotion de l'adolescent, Estelle se crut victorieuse.

—Voilà donc ce grand malheur réparé, reprit-elle avec une douceur insinuante ; maintenant me refuserez-vous encore ce que je vous ai demandé ?

—Que m'avez-vous demandé, madame ? répondit Félix, qui eut l'air de sortir d'un songe.

—La paix ! dit-elle en lui tendant la main une seconde fois.

—Avec M. Tonayrion ? jamais ! s'écria-t-il d'un ton véhément ; votre bonté ne saurait effacer son insolence. Quand je songe...

—Songez que je suis une femme ; un enfant peut n'avoir aucun égard aux sollicitations d'une femme, mais un homme, — et vous êtes un homme, — ne saurait les repousser sans manquer de courtoisie.

—Mais, madame, quand M. Tonayrion...

—Il ne s'agit plus de M. Tonayrion, mais de moi ; c'est moi qui vous parle, moi qui fais un appel à votre raison, moi qui vous adresse une prière, moi qui vous tends la main ; vous déciderez-vous enfin à me donner la vôtre ?

Ne sachant plus comment résister à cette voix pressante et à cet éloquent sourire, Félix avança une main qu'Estelle saisit aussitôt.

—Vous me donnez votre parole d'honneur, lui dit-elle, d'oublier cette querelle puérile et de vivre avec M. Tonayrion comme par le passé.

—Qu'exigez-vous, madame ? répondit-il d'une voix mal assurée, en essayant faiblement de retirer sa main.

—Je n'exige rien, mais je vous en prie, reprit Mme Caussade, qui pour dernier argument arrêta sur lui des yeux faits pour rendre les anges jaloux.

Félix ne put supporter cet irrésistible regard ; il pencha timidement la tête et répondit si bas qu'à peine fut-il possible de l'entendre :

—Madame, j'obéirai.

—Très bien, dit Estelle en lui serrant la main pour le récompenser ; c'est agir en homme. Vous êtes aussi bien élevé que brave, et je suis contente de vous. Maintenant, monsieur le chevalier de la Rose, nous ne vous retenons plus : vous pouvez continuer votre promenade.

Cette conclusion imprévue acheva de déconcerter l'élève de Saint-Cyr. Il s'inclina sans trouver un mot à répondre et s'éloigna d'un air assez gauche en évitant les regards de son oncle, ainsi qu'il l'avait fait durant tout le cours de cette conversation.

Servian aimait son neveu, et par conséquent il redoutait pour lui les hasards d'un duel. En lui fournissant l'occasion de déployer son adresse au tir, ainsi qu'en vantant son talent d'écrivain, il n'avait eu d'autre but que d'inspirer à son adversaire le désir d'un dénouement pacifique. L'événement ayant démontré la justesse de ce calcul, il jugea inutile d'affecter une rigidité pointilleuse à l'égard de quelques vices de forme dont pouvait paraître entachée la réparation à laquelle Mme Caussade prêtait l'appui de sa gracieuse et toute-puissante diplomatie.

Quoique présentées d'une façon irrégulière, les excuses de

M. Tonayrion n'en étaient pas moins explicites et positives ; dans tous les cas, Servian eût conseillé à son neveu de les agréer, mais en voyant qu'Estelle se chargeait de ce soin, il trouva la négociation en si bonnes mains qu'il crut devoir s'abstenir d'y prendre part, sachant bien que sur l'esprit d'un homme de dix huit ans les prières d'une jolie femme ont toujours plus de pouvoir que les raisonnemens d'un oncle.

Dès que Félix se fut éloigné, Mme. Caussade se tourna vers l'homme de quarante ans.

—Eh bien, monsieur ? lui dit-elle d'un air de persiflage.

Servian s'inclina en souriant.

—Je reconnais que j'ai eu tort de douter de votre empire, répondit-il ; c'est la première fois que cela m'arrive, ce sera aussi la dernière. Maintenant je crois que tout vous est possible : tout, même...

Même ? répéta Estelle en voyant qu'il n'achevait pas sa phrase.

Même de douter en réalité M. Tonayrion de l'héroïsme que votre imagination lui a prêté jusqu'à ce jour.

La jeune veuve éprouva un mélange de dépit et de satisfaction qui fit éclore sur ses joues une rougeur soudaine. Ce double sentiment est facile à expliquer. N'arrive-t-il pas souvent qu'une femme placée entre deux adorateurs souffre des attaques dont l'un est l'objet sans que pour cette raison la jalousie de l'autre lui soit désagréable ?

—J'ai remarqué déjà que M. Tonayrion n'a pas le bonheur de vous plaire, dit-elle avec un sourire équivoque. Il est vrai qu'il a eu des torts envers votre neveu, mais ces torts sont réparés ; quant à ce qui vous regarde, je ne vois pas que vous ayez à vous en plaindre ; et cependant vous avez l'air de ne pouvoir le souffrir ! Que vous a-t-il donc fait ?

D'un regard sérieux et profond Servian apprit à Mme Caussade qu'il ne voulait pas, ne fût-ce que pour un instant, se prêter aux subtilités de la controverse hypocrite où elle cherchait à l'engager.

—Ecoutez-moi, madame, dit-il avec une affectueuse gravité qui semblait participer de la tendresse d'un père plutôt que de la passion d'un amant ; je n'ai pas sollicité cet entretien, mais puisque vous avez bien voulu me l'accorder, souffrez que j'en profite pour vous offrir un conseil. Oubliez que je vous ai aimée et que je vous ai demandée en mariage ; ne voyez en moi qu'un ancien ami de votre père, un homme dont le dévouement vous est acquis pour toujours, quoique vous affectiez de le méconnaître. Je vais vous en donner une preuve, au risque d'accroître encore l'aversion que vous paraissez éprouver aujourd'hui pour moi. Vous devez, m'a-t-on dit, épouser M. Tonayrion...

—Qui vous a dit cela ? interrompit Estelle avec curiosité.

—Peu importe. Vous m'avez bien maltraité depuis quelques jours, et peut-être, à ma place, un autre en garderait-il du ressentiment. Pour moi, je le sens, m'eussiez-vous fait plus de mal, je ne saurais vous haïr. S'il m'était possible de nourrir contre vous une pensée rancuneuse, je me réjouirais de ce mariage, mais je vous aime encore, Estelle, et en me voyant vengé je serais trop malheureux.

—Quel accent solennel ! quels lugubres pronostics ! s'écria Mme Caussade avec une gaîté affectée ; vous croyez donc que si j'épouse M. Tonayrion je m'expose à devenir la plus in-

fortunée des femmes ?

—Votre heureux caractère vous préservera toujours, je l'espère, des chagrins excessifs ; mais entre les extrémités de la vie douloureuse et le bonheur idéal que vous rêvez, il y a bien des échelons.

—Et vous craignez de me voir rester au bas de l'échelle ? dit-elle en riant.

—Ce que je crains pour vous, répondit Servian avec tendresse, c'est la perte des illusions qui donnent à votre esprit une saveur si fraîche et si séduisante ; c'est une de ces déceptions mortelles qui laissent le cœur plus vide et plus désolé que ne ferait le malheur même. Votre riche imagination verse l'or et le pourpre sur les plus ternes objets qui viennent à l'oeil ; c'est ainsi qu'aujourd'hui monsieur Tonayrion est pour vous un héros ? mais êtes-vous sûre que cet héroïsme ne soit pas dans votre tête un peu plus que dans son cœur ? Êtes-vous sûre que les plumes de ce paon dont vous admirez la robe soient si bien attachées que l'épreuve du mariage ne les arrachera pas une à une ; aujourd'hui l'esprit, demain la bonté, après-demain le courage...

—Ici je vous arrête, interrompit Estelle ; aucun homme n'étant parfait, je ne vous garantis pas l'excellence de M. Tonayrion. D'un autre côté, vous avez trop d'esprit pour que, sous ce point de vue, je me permette de le comparer à vous ; mais quant à son courage, cette plume-là, pour me servir de votre métaphore, tient trop bien pour qu'on puisse l'arracher.

—Et si je l'arrachais ?

—Vous l'arracheriez la jeune veuve en parlant d'un éclat de rire.

—Moi. Si je renversais votre héros de son piédestal.

Mme Caussade n'expliqua l'étrange témérité d'un pareil propos, qu'en supposant que la jalousie avait complètement tourné la cervelle de son ancien amant. Cette idée la toucha.

—Parlons d'autre chose, dit-elle avec une bienveillance, que rendait plus méritoire un penchant naturel à l'ironie ; quoique je n'aime guères les conseils, cependant, je reconnais à un ancien ami le droit de m'en offrir, même lorsque je ne lui en demande pas. Mais, sortons du vague et du mystérieux, car j'aime le positif, quoique vous en disiez. Connaissez-vous quelque chose, quelque circonstance, quelque fait, en un mot, qui doive empêcher une femme d'épouser M. Tonayrion ?

—A mes yeux, l'empêchement c'est lui-même, dit Servian.

—Vos yeux ne sont pas les miens, repartit Estelle d'un air froid.

—Je le sais, madame ; il est donc certain que l'un de nous deux voit mal. Si ce mariage a lieu, Dieu veuille que ce soit moi !

De tout ceci, je dois conclure, je suppose, que vous me conseillez de ne pas épouser M. Tonayrion.

—Si vous marchandiez une parure de diamans et qu'une personne amie vous dit : « Les pierres que vous admirez ne sont que du strass, » achèteriez-vous cette parure sans en vérifier la valeur ?

—Vous ne parlez aujourd'hui qu'en paraboles, dit Estelle avec un accent railleur ; tout à l'heure d'étaient les plumes du paon ; nous voici maintenant aux pierreries ! Je suis encore obligée de traduire. Vous voulez dire que le mariage est une chose grave qui ne doit pas se conclure légèrement, et que

parmi les maris les diamans sont rares, tandis que le strass abonde. Je sais cela depuis longtemps, monsieur. Votre conseil est donc superflu ; je vous en remercie cependant, car je ne doute pas qu'il ne soit dicté par une intention bienveillante. Mais rassurez-vous : je vous promets d'apporter au choix d'un mari au moins autant d'attention qu'au choix d'une parure. Quelque idée que vous ayez conçue de ma légèreté et de mon étourderie, vous pourriez vous rappeler qu'au besoin je sais réfléchir. Je ne vous ai pas, je crois, donné le droit de supposer qu'obtenir mon consentement soit une chose si facile !

Allusion mordante au refus que Servian avait naguère essayé, ces dernières paroles terminèrent l'entretien. Mme Caussade prévint la réponse de son ancien amant par un salut aussi bref que réservé, et s'éloignant aussitôt elle rentra dans la maison.

—L'aime-t-elle ? se demanda Servian lorsqu'elle eut disparu ; tant de beauté, d'esprit et de grâce deviendra-t-il la conquête de ce fanfaron ? Non ! je le démasquerai, dussé-je, pour prix de ce service, ne recueillir que l'ingratitude !

A l'instant où il prenait cette résolution, Estelle, en dépit de la calme assurance qu'elle venait d'affecter, sentait s'insinuer jusqu'au fond de son âme un doute jusqu'alors inconnu.

—Quoique la jalousie de M. Servian rende son opinion suspecte, se disait-elle, il faut avouer cependant qu'il y a de la raison dans ce qu'il vient de me dire. Ce qui me plaît dans M. Tonayrion, c'est une intrépidité de caractère élevé jusqu'à l'héroïsme. J'y crois fermement, mais quelle preuve en ai-je ?

Enfin, dans le même moment Félix Cambier ruminait de la sorte au fond d'une allée d'un parc.

—Cette femme-là, si elle voulait, me ferait sauter du haut des tours de Notre-Dame. L'amour est une belle chose, mais il ne doit pas aller jusqu'à la faiblesse, et tout-à-l'heure j'ai été faible, très-faible ? Mon oncle, qui aime autant que je ne me batte pas, se gardera bien de me rien dire ; mais, au fond, j'en suis sûr, il trouve que j'ai manqué de caractère. C'est bien ; j'ai juré de ne pas donner suite à cette querelle, je tiendrai parole. Mais que M. Tonayrion marche droit ! sinon, à la première occasion, je lui fais payer à la fois intérêts, capital et arriéré.

L'héroïsme du beau Raoul se trouvait donc menacé d'une triple épreuve ; dès le lendemain un hasard assez étrange fournit à Estelle l'occasion de commencer la sienne.

VIII.

Nous avons dit que le parc de M. Herbelin touchait à la forêt de Compiègne par un fossé couronné d'une haie en assez mauvaise état. Derrière cette clôture régnait un cordon de trappes et de pièges destinés à punir les dégâts que commettaient journellement dans la propriété du colonel les lièvres, les lapins et quelquesfois même le gros gibier de la forêt.

Ce jour-là, Félix, accompagné d'un chien d'arrêt, était sorti dès le matin. Après avoir longtemps battu le bois sans succès notable, il revenait au logis, assez mécontent, lorsqu'en passant le long de la haie, il aperçut au fond d'une des trappes un objet qui le consola soudain du maigre résultat de sa chasse : c'était un loup d'assez belle taille, le poil rude, l'œil farouche, le museau carnassier ; éperdu, comme le sont d'ordinaire les animaux pris au piège, il tournait, vivait, se dressait

sait, s'élançait, se démenait à outrance sans parvenir à sortir de la fosse où il avait eu le malheur de se laisser choir. L'épagneul n'eût pas plutôt flairé ce gibier redoutable qu'il poussa un plaintif hurlement et s'enfuit à toutes pattes, la queue et les oreilles basses. Le loup, de son côté, redoubla d'efforts et se mit à bondir d'une si furieuse façon que Félix, qui s'était avancé jusqu'au bord du trou, se jeta involontairement en arrière.

—Encore cet infernal battement de cœur ! se dit le jeune chasseur avec dépit ; il est écrit que je n'aurai jamais de courage impromptu ; l'instinct de la conservation est développé chez moi d'une manière réellement odieuse et ignoble.

Outré de son émotion, il glissa deux balles dans chaque canon de son fusil et coucha en joue le mangeur de moutons ; à cette démonstration menaçante, celui-ci cessa ses soubresauts et s'accroupit en grinçant les dents. Félix alors examina mieux la profondeur de la trappe et reconnut que l'évasion du captif était impossible. Rassuré sur ce point, il lui parut peu généreux de tuer un ennemi sans défense ; il lui fit donc grâce de la vie et revint en toute hâte au logis. Le déjeuner touchait à sa fin lorsqu'il entra dans la salle à manger.

—*Tarde vententibus ossa*, lui dit le colonel.

—Nous vous avons attendu plus d'un quart d'heure, dit à son tour Mme Caussade ; sans doute vous n'avez pas voulu quitter la chasse avant d'avoir rempli votre gibecière ?

—Pour contenir le gibier que j'ai trouvé, répondit Félix d'un air important, il faudrait un sac et non une gibecière.

—Quel gibier ? demandèrent plusieurs voix à la fois : un chevreuil, un renard, un sanglier ?

—Un loup ! un loup énorme qui est tombé dans une trappe près de la fosse du Cosaque.

—Un loup ! s'écria Mme Caussade ; vous ne l'avez pas tué, j'espère ?

—La vie d'un prisonnier n'est-elle pas sacrée ? répondit l'élève de Saint-Cyr.

—Parbleu ! dit M. Herbelin, je ne m'attendais pas à entendre citer le droit des gens à propos d'un loup. Qu'en faire, à moins de le tuer ?

—Le garder, mon père, reprit Estelle avec vivacité ; on le mettra dans une cage vis-à-vis de la loge de Mustapha. Monsieur Félix, déjeunez bien vite ; il me tarde de voir votre loup. A-t-il l'air bien féroce ?

—Je lui ai trouvé la physionomie assez débonnaire, mais Pyrame, je crois, n'a pas été de mon avis : dès qu'il l'a eu flairé, le poltron s'est sauvé sans respect humain.

—Est-ce sérieusement que tu as envie de le conserver ? dit le colonel à sa fille ; que t'a fait cet honnête Mustapha pour que tu lui veuilles donner un pareil voisin ?

—Mustapha devient pesant et dormeur ; ça le réveillera, répondit Estelle ; on a bien des bengalis, des singes, des perroquets, pourquoi n'aurait-on pas un loup ? c'est moins vulgaire.

—Soit : mais crois-tu que le susdit loup se laissera tirer de la trappe et mettre en cage sans jouer des machoires ?

—On le musellera, dit Tonayrion d'un air dégagé.

—Est-ce vous qui le musellerez ? reprit le colonel avec un accent d'incrédulité.

—Pourquoi pas ? Un loup n'est pas plus méchant qu'un ours.

—Vous avez donc muselé des ours ? demanda en riant Mme Caussade.

—Je me suis passé cette fantaisie, répondit le beau Raoul d'un air de badinage. C'était à une fête champêtre ; le propriétaire d'une ménagerie devant laquelle s'émerveillait la race villageoise, laissa échapper un de ses pensionnaires, ours brun de son métier. Aussitôt le bal se change en déroute. Hommes, femmes, enfans, garde nationale même et même gendarmerie, tout le monde se sauva.

—Excepté vous, interrompit Estelle.

—Excepté moi, reprit Tonayrion avec un sourire aimable ; montrer les talons à un vil animal me parut, j'en conviens, un peu trop ridicule... Je l'attends donc de pied ferme. A quelques pas il se dresse et ouvre les bras pour me presser sur son cœur ; j'esquive son accolade et lui emboîte brusquement le museau dans un shako qu'avait laissé tomber en s'enfuyant un caporal de la garde nationale. Voilà mon ours métamorphosé en soldat citoyen. Il trouve le métier mauvais, il renifle, il gambade, il cherche à se décoiffer ; je tenais le shako par les gourmettes et je ne lâchai cette muselière d'un nouveau genre que lorsque l'animal eut été réinstallé dans sa cage. Il est probablement le premier de sa race qui ait porté la cocarde tricolore.

—Craqueur ! se dit Félix, qui avalait à la hâte une tranche de pâté ; je ne crois pas plus à cet ours qu'aux revenans, aux voleurs et aux Bédouins dont il nous a régales ces jours derniers.

—Dépêchez-vous donc, monsieur Félix, dit Estelle d'un air d'impatience ; ne voyez-vous pas que nous vous attendons.

Le jeune homme obéit au risque de s'étrangler. Un instant après, les convives se levèrent de table et à l'exception du colonel, que retenait au logis un accès de rhumatisme, ils sortirent tous ensemble pour aller rendre visite au loup prisonnier.

A l'aspect du groupe curieux qui entoura subitement la trappe où il était enfermé, le loup cessa ses inutiles bondissemens et se blottit dans un coin avec inquiétude.

—Voilà donc ce féroce animal, dit Mme Caussade en examinant l'attitude effarouchée, du captif ; le moindre dogue et l'air plus redoutable et Mustapha l'étranglerait en une minute.

—J'en doute, madame, observa Servian.

—De quoi ne doutez-vous pas ? reprit la jeune femme avec un accent de moquerie.

—Pour moi, madame, dit Tonayrion, je suis de votre avis ; le loup m'a toujours paru jouir d'une réputation usurpée. Qu'est-il, après tout ? Un chien sauvage ; rien de plus. Qu'il fasse trembler les moutons, à la bonne heure ; mais les hommes, c'est ce que je ne comprends pas.

—Armé d'un sabre ou même d'un poignard, dit Félix d'un ton sentencieux, l'homme ne doit reculer devant aucune bête féroce.

—Un sabre ! un poignard ! reprit en ricanant le beau Raoul ; s'il s'agissait d'un tigre ou d'un rhinocéros, je comprendrais l'utilité d'un pareil arsenal, mais pour assommer un si chétif animal qu'est-il besoin de tant de cérémonies ; le premier coup de pied le mettrait hors de combat.

—Vous auriez dû naître berger, dit Estelle ; votre troupeau eût été bien gardé. Ainsi donc, même sans armes, vous ne craindriez pas d'attaquer un loup ?

—Il ne faut jurer de rien, madame, répondit Tonayrion d'un

air de fatuité ; qui sait ! je me sauverais peut-être. Une fois, il est vrai, je me suis battu contre un lion ; mais on n'est pas également bien disposé tous les jours.

— Vous vous êtes battu contre un lion ! dirent en même temps Mme Caussade et Félix.

— Sans armes ? ajouta Servian d'un air d'admiration supérieurement joué.

— Il est inutile de dire que la scène se passait en Afrique, reprit Raoul avec un accent de simplicité propre à donner de la vraisemblance au récit le plus fabuleux ; quelques officiers de spahis, plusieurs colons de la Mitidja et moi nous avions organisé une partie de chasse qui nous entraîna jusqu'au pied de l'Atlas. A la fin du troisième jour nous nous trouvions à l'entrée d'une vallée déserte et brûlante. Tout-à-coup, un rugissement affreux se fait entendre dans le lointain : — Un lion ! tel est le cri général. Jugez si la fatigue est oubliée, si la soif s'éteint, si l'ardeur se ranime ! Chacun prépare ses armes, et nous voilà tous lancés au galop. Grâce à la vigueur de mon cheval et peut-être aussi aux pointes de mes éperons, je ne tarde pas à prendre la tête et à me trouver à deux ou trois cents pas en avant de mes compagnons.

Que vois-je soudain entre deux rochers ? le lion en personne ; un maître lion, ma foi, qui du loup d'aujourd'hui n'aurait fait qu'une bouchée. M'apercevoir, rugir, hérissier sa crinière et fondre sur moi, n'est pour lui que l'affaire d'une demi-seconde. Deux balles que je lui envoie dans le corps ne l'arrêtent pas seul instant. Le poitrail déchiré par les griffes du monstre, mon cheval se cabre, se renverse et tombe sur le sable en m'entraînant dans sa chute. Le lion alors, qui probablement juge ma chair de meilleur goût que celle de ma monture, bondit sur moi en ouvrant une gueule qui, je dois l'avouer, me parut aussi si large, aussi profonde, aussi enflammée que l'entrée d'un four. J'avais une jambe sous le cheval et ma position devenait critique ; toutefois, je dégaîne mon yatagan et le plonge à poing perdu dans cette gueule près de me dévorer. Que le lion fermât la mâchoire, j'étais manchot sans aucun doute ; par bonheur, en frappant je comprends le danger, et par un mouvement de poignet assez intelligent, au lieu d'enfoncer le fer dans la gorge de mon adversaire, je le tourne verticalement. Le lion mord, ainsi que je m'y attendais, et s'enferme lui-même la langue dans la pointe et le palais dans la poignée du yatagan. Tandis qu'il cherche à cracher cette espèce d'hameçon, je retire la main, saisis un pistolet dans les fontes de ma selle, j'applique sur le crâne de l'animal et lui brûle tranquillement la cervelle. Voilà l'histoire de mon combat avec sa majesté léonine.

— Cette manœuvre de yatagan me semble profondément ingénieuse, dit Servian avec une gravité impassible ; si j'ai bonne mémoire, Roland employa un artifice de ce genre pour vaincre l'orque de l'île d'Ebude.

— Peu importe ! répondit Raoul d'un ton sec ; je ne réclame pas le prix de l'invention. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment la peau de mon lion figure comme tapis de lit dans ma chambre à coucher.

Pendant le récit de cette aventure digne des contes arabes, Estelle avait éprouvé l'espèce de malaise que causent parfois à un auditeur bienveillant les tours de force d'un chanteur désordonné.

— Il raconte trop, s'était-elle dit ! et ces histoires extraordinaires n'arrivent qu'à lui seul. Il est évident que M. Servian ne croit pas un mot de celle-ci, et ce petit Félix se mord les lèvres pour ne pas rire.

Sans le vouloir, la jeune veuve se sentit elle-même atteinte de l'incrédulité qu'elle croyait lire sur la physionomie de l'oncle et du neveu. L'engouement irrésistible que lui avait inspiré jusqu'alors l'héroïsme réel ou imaginaire de M. Tonayrion fit place à une défiance qui depuis la veille n'attendait qu'une occasion pour se manifester.

— S'il mentait... pensa-t-elle en le regardant à la dérobée d'un air scrutateur.

Madame Caussade avait dans le caractère une détermination fougueuse et pour ainsi dire virile qui lui rendait intolérable l'incertitude, ce terrain mouvant où s'arrêtent les esprits irrésolus, mais d'où les âmes énergiques s'empressent de sortir au risque de tomber dans un abîme. Eclaircir le doute qu'elle venait d'accueillir pour la première fois lui parut donc aussi urgent que nécessaire.

— De deux choses l'une, se dit-elle : ou il ment, et alors il faut que je m'en assure ; ou il dit la vérité, et en ce cas, l'incrédulité de M. Servian est une impertinence qui mérite d'être confondue.

Pour Estelle, concevoir un projet, c'était l'exécuter. Habitée dès l'enfance à obéir à ses caprices plutôt qu'aux lois de circonspection banale qui régissent d'ordinaire les femmes, elle agissait sans calcul et d'après l'inspiration du moment. Or cette inspiration le plus souvent excellente, quelque fois aventureuse, se trouva en cet instant d'une témérité si excentrique qu'à peine oserions-nous en parler si nous n'avions eu soin de dire que Mme Caussade était jeune, jolie, spirituelle en un mot, et qui plus est veuve. A ces différents titres peut-être avait-elle le droit de trouver simple et ordinaire une fantaisie qui de la part d'une gauche pensionnaire, d'une respectable matrone ou d'une mère de famille vertueusement laide, eût paru extravagante, pour ne pas dire monstrueuse.

Depuis qu'elle avait reconnu la nécessité de jeter au creuset l'héroïsme de Raoul pour voir s'il était d'or ou de plomb, la jeune femme était devenue silencieuse et distraite, selon l'usage des gens qui roulent dans leur esprit quelque dessein extraordinaire. Penchée au bord de la trappe, elle agaçait le prisonnier par une sorte de taquinerie machinale, en secouant au-dessus de sa tête un mouchoir de batiste tel que les loups ont rarement l'occasion d'en voir de pareils. Tout à coup elle feignit d'être effrayée par un mouvement brusque de l'animal, et lâcha le fin tissu, qui tomba dans la fosse.

— Mon mouchoir ! s'écria-t-elle ; cette vilaine bête va manger mon mouchoir !

En même temps elle regarde Tonayrion de l'air dont la belle Angélique dut regarder l'amoureux Roland lorsqu'elle l'envoya détruire les jardins de Falerine. Il n'y avait qu'une seule manière de comprendre un semblable regard et d'y obéir ; c'était de sauter dans la trappe, et le beau Raoul n'en fit rien, soit que son intelligence, soit que son courage fût en défaut. Au lieu d'aller héroïquement arracher au loup le mouchoir sur lequel celui-ci venait de se jeter avec fureur, il promena les yeux de tous côtés, aperçut une perche appuyée contre la haie et courut la chercher.

En voyant à quel expédient plein de prudence avait recours son amant, Estelle sentit une aversion subite remplacer la faveur qu'elle lui avait accordée jusqu'alors.

—L'épreuve est faite, pensa-t-elle; encore un macque qui tombe, encore un héros qui s'évanouit!

Involontairement elle se tourna vers Servian. Habitué à lire dans le cœur de la jeune veuve, celui-ci avait tout deviné et il souriait malignement, car la déconvenue d'un rival est toujours agréable lors même qu'on n'espère pas d'en profiter.

—Il paraît, dit-il avec une traîtresse bonhomie, que ce monsieur, qui prend les lions à l'hameçon, a aussi envie de pêcher les loups à la ligne!

Au lieu de rire de cette plaisanterie, Mme Caussade laissa échapper un geste de dépit et tourna le dos au railleur. Ce mouvement la mit en face de Félix, qui depuis quelque temps la contemplait d'un air passionné, sans qu'elle y prit garde. Tant de flamme brillait dans les brunes prunelles du futur officier, sa physionomie exprimait un dévoûment si absolu, son maintien une si fière résolution que la jeune veuve, qui, la veille encore, l'avait traité en enfant, pour la première fois vit en lui un homme.

—Qu'il a l'air déterminé! se dit-elle; ce n'est pas lui, j'en suis sûre, qui aurait besoin d'un bâton pour me rendre mon mouchoir.

En ce moment, le fantasque démon dont nous avons parlé s'approcha de son oreille et lui dit tout bas:

—Quelle humiliation pour M. Raoul, si ce jeune homme qu'il a l'air de mépriser se montrait plus brave que lui!

—Sans réflexion, Estelle arrêta sur Félix un regard dont l'expression douce et splendide à la fois donnait l'idée d'un velours lumineux; puis, cédant à une tentation irrésistible, d'un coup d'œil rapide et incisif comme un éclair, elle lui montra la fosse.

C'était la seconde fois que l'élève de Saint-Cyr était regardé ainsi par une femme. Frappé d'un éblouissement subit, oppressé, palpitant, éperdu comme au choc d'un fluide électrique, il crut voir les cieux ouverts et fléchit les genoux. Cet extase se changea aussitôt en frénésie. Sous la fascination de ce puissant regard qui de page venait de le faire chevalier, Félix se sentit la taille d'un géant, le cœur d'un lion, le bras d'un Hercule, et dans un transport d'amoureux fanatisme il sauta dans la trappe.

—Félix! s'écria Servian avec colère, tandis qu'Estelle, déjà repentante, poussa un cri de terreur.

La chute de la foudre n'eût pas plus surpris le féroce animal que ne fit cette brusque invasion. Lâchant le mouchoir qu'il avait mis en pièces, il s'accula dans un coin et s'y tint immobile en montrant au téméraire agresseur une double rangée de dents aiguës qui, faute d'une chair à dévorer, s'entremordaient avec un grincement convulsif. A l'aspect de cet effrayant museau qui semblait le faire en attendant qu'il le déchirât, Félix perdit les trois quarts de son exaltation. A l'héroïque ivresse qui lui avait rempli le cerveau succédèrent les fumées d'une émotion beaucoup plus prosaïque. Au lieu d'agir, il resta en face de son farouche adversaire, le dos appuyé contre une des parois de

la fosse, la respiration suspendue, les jarrets éternés, l'œil fixe et le cœur palpitant.

—Donne-moi la main, dit Servian qui en le voyant pâlir, s'agenouilla au bord du trou pour l'aider à en sortir.

—Si je ne rapporte pas ce mouchoir je suis un homme déshonoré, se dit l'adolescent, dont le courage presque éteint se ralluma au souffle de la vanité.—On croit que j'ai peur; dussé-je être dévoré, je prouverai le contraire.

Les yeux fixés sur la bête fauve, qui de son côté le couvait d'un regard flamboyant, il se baissa lentement pour ramasser le mouchoir; à peine y eut-il posé la main que le loup, s'élançant sur lui avec furie, le mordit coup sur coup au bras et à la poitrine; vainement Félix essaya de se défendre; en un instant il fut terrassé, et malgré sa cravate, il sentit s'enfoncer dans son cou les dents de son terrible vainqueur.

Avant que Mme Caussade eût poussé un cri, Servian s'était jeté dans la trappe. Avec une incroyable vigueur, il saisit le loup par la nuque, l'arracha de dessus Félix et le jeta sur le flanc. S'agenouillant alors de manière à lui enfoncer les côtes, il l'étreignit à la gorge des deux mains et le serra si énergiquement que bientôt il lui fit montrer plus de langue que de dents.

Au lieu de s'évanouir, comme une femme pusillanime Estelle détacha la cordillère qui nouait son peignoir et y fit un noeuf coulant avec une merveilleuse promptitude.

—Tenez, dit-elle en la jetant à Félix, qui venait de se relever; aidez votre oncle à l'étrangler.

Pour exécuter un pareil ordre, il eût fallu le comprendre et Félix, étourdi par la lutte qu'il venait de soutenir, écoutait sans entendre et regardait sans voir. Servian, que le sang-froid n'abandonnait jamais, contint le loup d'une main et de l'autre ramassa le cordon avec une dextérité qui eût fait honneur à un maet du sérail, il le passa autour du cou de l'animal déjà étouffé à demi et le tira sans miséricorde, en pressant du pied la tête du patient. L'agonie de celui-ci fut courte; en moins d'une minute, râle et convulsions, tout fut fini. Le loup rendit son âme de loup, qui s'enfuit, indignée, dans le Tartare réservé aux croqueurs de moutons, et son corps, cadavre désormais, demeurera immobile au fond de la trappe, le cou décoré du lacet de soie qui sert quelquefois de cravate funèbre aux pachas à plus ou moins de queues.

L'exécution achevée, Servian s'approcha de Félix, qui semblait près de tomber en défaillance, et entr'ouvrit avec inquiétude son gilet taché de sang. A travers les déchirures de la chemise il aperçut une morsure large, mais sans profondeur, qu'il étancha aussitôt avec le mouchoir d'Estelle.

—Tu n'as qu'une égratignure, lui dit-il; allons! de la fermeté! on te regarde.

Le jeune homme leva la tête et aperçut Mme Caussade dont les yeux étaient fixés sur Servian avec une expression d'étonnement indicible. Près d'elle le beau Raoul, une perche à la main, paraissait assez embarrassé de son rôle, quoiqu'il affectât une contenance plus que jamais superbe et triomphale. Honteux de laisser voir son émotion à de pareils témoins, Félix rassembla toute son énergie et essaya de s'é-

lancer hors de la fosse ; mais ses forces le trahirent et il tomba.

—Laisse-moi sortir d'abord, lui dit son oncle.

D'un élan vigoureux Servian atteignit au rebord de la trappe. Il se trouva presque aussitôt sur le gazon et tendit alors la main à Cambier. Grâce à ce secours, le jeune homme, cette fois, parvint à sortir de l'étroit champ de bataille où il avait failli trouver la mort. Mais à peine fut-il debout qu'il lui prit une faiblesse. Son oncle, qui veillait sur lui avec une sollicitude paternelle, le soutint au moment où il tombait.

—Mon Dieu ! est-il dangereusement blessé ? demanda la jeune veuve d'une voix émue.

Servian arrêta sur elle un regard glacial, et lui présentant la batiste en lambeaux dont il avait essuyé la blessure de Félix :

—Madame, lui dit-il, vous devez être contente : il y a du sang sur ce mouchoir.

A ce reproche sévère mais juste, Estelle éprouva une confusion que sa fierté avait ignorée jusqu'alors. Au lieu de répondre, elle rougit et baissa les yeux ; elle releva enfin la tête d'un air contrit, mais Servian, qu'elle chercha du regard, avait déjà pris Félix dans ses bras, et, chargé de ce fardeau, qu'il portait aussi légèrement que si l'élève de Saint-Cyr eût encore été un enfant, il marchait à grands pas du côté de la maison.

—Qu'a voulu dire ce petit monsieur, fit Tonayrion en fronçant tragiquement les sourcils ; il s'est permis, je crois, de vous faire une leçon de morale. Qu'il prenne garde que je ne lui en donne une de politesse.

Mme Caussade le regarda en face.

—Laissez en paix ce petit monsieur, dit-elle avec un sourire sardonique ; il n'est pas digne de votre colère ; rendez-moi plutôt un service.

—Parlez, madame, répondit-il avec empressement.

—Allez chercher ma cordelière qu'on a oubliée.

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, Tonayrion avait sauté dans la trappe. Tandis qu'il soulevait la tête du loup pour en détacher le cordon de soie qui venait de remplir un office si contraire à sa destination gracieuse, Estelle se pencha vers lui.

—Veux-je vous avouer une mauvaise pensée qui me vient en ce moment ? lui dit-elle gravement.

Raoul releva la tête.

—Avouez-la madame, répondit-il en riant ; les mauvaises pensées sont généralement assez agréables.

—Je souhaite que la mienne vous plaise : la voici. Je crois que si le loup ressuscitait, vous vous trouveriez fort mal à votre aise dans cette fosse.

—Charmant ! charmant ! dit Tonayrion avec un rire forcé.

—Je crois même que vous auriez légèrement peur.

—Ravissant ! parole d'honneur !

—Je crois enfin que vous avez une imagination merveilleuse, et j'ai envie de vous dire comme Dinazarde à Shcerazad : Puisque vous ne dormez pas, contez-moi donc une de ces belles histoires d'ours et de lion que vous contez si bien.

—Madame... la plaisanterie est fort spirituelle... assurément, mais j'avoue que je ne la comprends pas.

—Vous l'allez comprendre, répondit Mme Caussade d'un ton décidé ; jusqu'à présent, je vous ai cru sur parole un héros ; à dater d'aujourd'hui, je vous jugerai sur des actions et non plus sur des phrases.

Sans attendre la réponse de Tonayrion toujours enterré jusque pardessus la tête dans la fosse où gisait le loup, la jeune veuve s'éloigna d'un pas rapide et disparut bientôt à travers les arbres du parc.

CHARLES DE BERNARD.

(A CONTINUER.)



JOSÉ JUAN, LE PÊCHEUR DE PERLES.

SCÈNE DE LA ZONE TORRIDE.—(SUITE.)



trémité de l'île de Cerralbo.

ON indécision avait cessé. La hutte qui abritait un pareil homme était à mes yeux la meilleure de toutes. Je demandai donc à José Juan de me recevoir pour une nuit sous son toit. La cabane de ce hardi plongeur était située à l'écart, et presque à l'extrémité de l'île de Cerralbo. Elle était protégée par un ro-

chers, dans les fentes duquel croissaient des cactus et des aloès, et dont le sommet servait de retraite aux oiseaux de mer pendant les dix mois où l'île était déserte. C'est vers cet endroit sauvage que me conduisit mon nouvel hôte, avec toute l'urbanité et toute la courtoisie de mes compatriotes, et sans que rien

dans ses manières rappelât l'affreux danger auquel il venait d'échapper.

José Juan était mulâtre, fils d'un Indien et d'une femme blanche ; il avait hérité de la couleur cuivrée de son père ; ses traits, dans lesquels dominait le type indien, n'offraient d'ailleurs rien de remarquable. Il était de taille moyenne, et ses mains étaient presque délicates ; mais ses larges épaules, ses hanches étroites, et sa maigreur musculuse, annonçaient une grande force, dans le sentiment de laquelle il puisait peut-être son énergie morale.

Lorsque nous arrivâmes à la hutte, la jeune femme dont j'ai déjà parlé était occupée à préparer notre dîner, vrai dîner de pêcheur, s'il en fut. C'était une tortue qui cuisait lentement, dans sa carapace, sur les cendres. Je dois reconnaître qu'en ma qualité de pensionnaire du capitaine dou-

Rimon, et grâce au piment, au jus de citron et aux clous de girofle dont ce mets était fortement assaisonné, je trouvai le dîner délicieux. Une bouteille de *mescal de Tequila*, de la plus forte espèce, dont je m'étais muni, et que José Juan parut trouver fort à son goût, ne tardèrent pas à établir entre nous cette cordialité qui ajoute un charme de plus à la bonne chère.

La bouteille, par suite des fréquentes accolades de mon hôte, était à demi vidée, il faisait nuit, et une lampe enfumée alimentée avec de l'huile de tortue émettait une lumière douteuse. Assise, comme nous, sur la terre, dans une de ces poses faciles que savent prendre naturellement les femmes indiennes, sa jeune épouse écoutait notre conversation. La porte ouverte nous laissait voir les vagues étincelantes qui venaient se briser sur la grève ; le ciel était peuplé d'étoiles ; l'heure et le lieu semblaient se prêter merveilleusement à des récits émouvants de chasse et de pêche. J'abordai bravement, quoique d'une manière indirecte, le sujet qui m'intéressait.

—Je vous avouerai, dis-je, *senor José Juan*, que si jamais homme a piqué ma curiosité, c'est vous.

José Juan me regarda d'un air étonné.

—Les deux circonstances singulières dans lesquelles j'ai eu le plaisir de vous voir pour la première fois, et ce que j'ai entendu dire de vous, justifient cette curiosité, qui, je l'espère, n'a rien d'indiscret ou qui vous blesse ?

—Vous voulez parler de ce *tintorera* qui a failli me couper en deux ? répondit le mulâtre d'un air dédaigneux. C'est un petit accident, auquel nous sommes de temps en temps exposés. Voilà tout.

—D'accord. Mais que vous avait fait ce pauvre diable à qui vous donniez hier la chasse, et que vous avez ramené ficelé comme une carotte de tabac ?

—A moi personnellement, rien du tout ; et je n'y ai pas mis de malice, dit José Juan en riant. Seulement, en ma qualité de *capataz*, j'avais à lui faire restituer une perle d'un grand prix qu'il avait avalée, et qu'il se proposait de digérer à loisir avec ses amis d'*Espiritu-Santo*.

—Ce n'était pas chose facile, que de lui faire faire cette restitution !

—Bah ! répliqua mon hôte. Il avait déjà les bras liés, comme vous l'avez vu ; et une bonne dose d'huile de tortue, qu'on lui administra, bon gré mal gré, lui a fait rendre sa perle en un instant. C'est là encore un incident fort commun parmi nous, et qui n'a rien de très-remarquable.

—Je vous demande bien pardon ; c'est un trait de mœurs fort curieux pour un étranger comme moi.

Avant d'en venir à la question qui errait sur mes lèvres, je passai encore une fois la bouteille de *mescal* à José Juan. Involontairement, il me semblait que l'histoire dont m'avait parlé le Mexicain, d'un ami pour qui mon hôte avait risqué sa vie dans une lutte contre un animal aussi formidable qu'un *tintorera*, devait se rattacher à quelques souvenirs pénibles. On comprendra facilement mon hésitation. Cependant, plusieurs exemples de nature à dissiper mes scrupules à l'endroit de la sensibilité mexicaine traversèrent rapidement mon esprit, et je poursuivis :

—Vous apprécierez du moins qu'on ne se dévot pas tous

les jours, comme vous le faites pour vos amis, et que votre combat avec le *tintorera* vous fait le plus grand honneur.

A ces mots, le visage de la jeune Indienne se couvrit d'une telle pâleur, qu'il était impossible de ne pas soupçonner, dans l'incident auquel je venais de faire allusion, quelque drame domestique, dont j'avais imprudemment réveillé le souvenir. Quand à José Juan, il demeura impassible ; seulement, il répondit par un coup d'œil d'une impitoyable dureté à un regard suppliant de sa femme, et la congédia par un geste impérieux. Elle obéit avec cette docilité qui caractérise les femmes de sa race, et la porte de la hutte se referma derrière elle.

Quand elle eut disparu, une expression de hauteur sauvage passa sur la physionomie de José, que j'avais vue si sombre et si calme un moment auparavant.

—Je ne sais comment cela se fait, dit-il ; mais je ne me suis jamais senti d'humeur plus communicative ?

Et en même temps il avala un verre de ce *mescal*, à la vertu duquel j'attribuais cette disposition expansive que mon hôte ne savait comment expliquer.

—Ne m'avez-vous pas dit que vous partiez demain ? demanda-t-il brusquement.

—Demain, au point du jour.

—En ce cas, vous saurez l'histoire, dit José Juan en se levant, et me faisant signe de le suivre. Quand nous fûmes hors de la cabane, il regarda le ciel, puis ajouta : « Le *coromuel* souffle comme à l'ordinaire ; et demain, à dix heures, lorsqu'il aura cessé de souffler, la *Guadalupe* sera bien loin. »

En parlant ainsi, il s'assit sur un canot renversé, et commença son récit :

« Il y avait, au commencement de la pêche de l'année dernière, un homme que je rencontrais partout. C'était un plongeur comme moi, aussi, il affectait de n'avoir pas de nom de famille, et se faisait appeler Raphaël tout court. Au lavage, sous l'eau, partout, nous nous trouvions ensemble. Les rapports continuels qui résultaient de cette communauté d'existence nous avaient rendus grands amis ; et l'adresse singulière qu'il déployait comme plongeur m'avait, en outre, inspiré de l'estime pour lui. Son courage n'était pas au-dessous de son adresse. Il n'avait aucune peur des requins ; il avait, disait-il, une certaine manière de les regarder qui les faisait fuir ; en un mot, Raphaël était un plongeur intrépide, bon travailleur et joyeux compagnon. Tout alla bien jusqu'au moment où une jeune fille vint s'établir avec sa mère sur l'île d'*Espiritu-Santo*. Une affaire que j'avais à régler là avec des marchands de perles me fournit l'occasion de la voir. J'en devins passionnément épris. Comme j'étais précédé d'une certaine réputation, elle parut, ainsi que sa mère, accueillir favorablement mes avances et mes présents. Dès que notre journée de travail était finie, et lorsque tout le monde me croyait endormi dans ma hutte, je gagnais à la nage *Espiritu-Santo*, et je revenais à une heure du matin, sans que personne se doutât de mon absence.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis ma première visite nocturne à *Espiritu-Santo*, lorsqu'un matin, en me rendant avant le lever du soleil à la pêche, je rencontrais une de ces vieilles femmes que vous avez dû voir président à nos travaux. C'était une de ces pauvres folles qui croient ou qui veulent faire croire aux autres qu'elles ont le pouvoir de charmer les

requins. Elle était assise non loin de ma hutte et semblait m'attendre.

—Salut à mon fils José Juan ! dit-elle aussitôt qu'elle m'aperçut.

—Bonjour, la mère ! répondis-je sans m'arrêter.

Mais la vieille vint à moi.

—Ecoute, José Juan, me dit-elle ; car j'ai quelque chose à te dire, dans ton intérêt.

—Dans mon intérêt ? demandai-je avec étonnement.

—Oui ! répliqua la vieille. Nies-tu que ton cœur soit dans l'île d'Espiritu-Santo ? Ne traverses-tu pas la mer toutes les nuits, pour voir celle que tu aimes ?

—Qui vous a dit cela ?

—Je le sais. Eh bien donc, José Juan, cette traversée est doublement périlleuse pour toi. Des ennemis que nos charmes seuls endorment pendant le jour, te guettent pendant la nuit dans la mer ; à terre, d'autres ennemis, plus dangereux peut-être, et contre lesquels nos charmes ne peuvent rien, observent aussi tous tes mouvements. C'est contre ces dangers que t'offre ma protection.

Un rire moqueur fut ma seule réponse. Un éclair de colère brilla dans les yeux de la vieille, qui s'écria :

—Parce que tu es incrédule, tu te figures que je suis impuissante ! Eh bien ! d'autres ont plus de confiance dans ce pouvoir que tu dédaignes.

En disant ces mots, elle tira de sa poche un petit sachet de toile de couleur, et me montrant, parmi plusieurs petites perles une perle en forme de poire, de moyenne grosseur et de la plus belle eau :

—Connais-tu cela ? me demanda-t-elle.

C'était une perle que j'avais donnée à Jésusita, —car c'est ainsi que s'appelait cette fille.

—Qui vous l'a donnée ? m'écriai-je en la reconnaissant.

La sorcière me lança un regard de haine.

—Qui me l'a donnée, dis-tu ? une fille, —la plus ravissante créature qu'on ait jamais vue dans ces parages ; une fille qui ferait l'orgueil et le bonheur d'un homme, et qui est venue implorer ma protection, —cette protection que tu dédaignes, pour celui qu'elle aime avec passion.

—Le nom de cet homme ! demandai-je, en proie à une horrible anxiété.

—Que t'importe son nom, s'écria la vieille avec un éclat de rire sardonique, puisque ce nom n'est pas le tien ?

Je ne sais ce qui me retint, et m'empêcha d'écraser sous mes pieds cette infernale sorcière ; mais après une seconde de réflexion, je ne voulus pas, en laissant éclater ma fureur, trahir les tortures auxquelles j'étais en proie.

Je lui tournai le dos, en disant froidement :

—La vieille ! vous êtes folle, et vous mentez !

Je me hâtai de me rendre à la pêche. Le soir, après une journée qui me parut démesurément longue, j'allai, comme à l'ordinaire, rendre visite à Jésusita, dont la vue et l'accueil affectueux dissipèrent mes soupçons. Je ne doutai plus que la sorcière, pour se venger du dédain avec lequel j'avais reçu ses offres de service, ne m'eût trompé à dessein sur le nom de l'homme pour qui Jésusita avait sollicité cette protection dont je faisais si peu de cas.

J'avais donc complètement oublié les perfides insinuations

de la vieille, lorsqu'une nuit je traversai le détroit, selon mon habitude, pour regagner mon logis. Le ciel était couvert et nuageux ; cependant la mer n'était pas tellement obscure que je ne pusse distinguer, au milieu des vagues, une masse noire, qui, d'après sa manière de nager, ne pouvait être qu'un homme. Cette masse s'avancait vers moi. Les paroles de la vieille me revinrent tout à coup à l'esprit, et portèrent le trouble dans mon cœur. Je m'inquiétais peu de rencontrer un ennemi, mais l'idée d'un rival m'épouvantait. Je résolus aussitôt de savoir quel était cet homme, et, ne voulant pas être vu, je me dirigeai de son côté, mais en nageant entre deux eaux. Quand j'eus calculé que nous avions dû nous croiser lui sur l'eau, moi dessous, je remontai à la surface. Le sang qui s'était porté avec violence à ma tête m'aveuglait de sorte que je ne pus d'abord rien distinguer au milieu de l'obscurité, si ce n'est les lueurs phosphorescentes, précurseurs de la tempête, qui commençaient à se former à la crête des vagues. Je continuai néanmoins à me diriger vers la côte d'Espiritu-Santo. Plusieurs minutes se passèrent avant que je revisse la tête du nageur ; il fendait l'eau avec une telle rapidité que j'avais beaucoup de peine à le suivre. De tous les hommes que je connaissais, il n'y en avait qu'un seul qui pût lutter de vitesse avec moi ; je redoublai d'efforts, et j'eus bientôt diminué tellement la distance qui nous séparait, que je fus obligé de ralentir mes mouvements. Je ne tardai pas à le voir prendre pied sur un rocher qu'il escalada, et un éclair, qui illumina tout à coup la mer et le rivage, me fit reconnaître Raphaël. Cela ne pouvait manquer, me dis-je, et cet homme devait être mon rival en amour, comme en toute autre chose. Aussi, continua José d'une voix sourde, je sentis mon cœur se remplir de haine, et je pensai que je ne devais plus rencontrer Raphaël qu'une fois. Vous verrez tout à l'heure, ajouta-t-il avec un étrange sourire, que nous nous rencontrâmes une fois de plus que je ne l'avais désiré.

L'idée me vint de l'arrêter en l'appelant et lui faisant savoir que j'étais là ; mais il y a dans la vie des circonstances où l'on ne fait pas ce qu'on veut. Je le laissai donc aller malgré moi, et il n'eut pas plutôt disparu du sommet du rocher, que je l'y suivis. De là, je pouvais facilement surveiller ses mouvements. Je le vis se diriger du côté où j'avais l'habitude de me diriger moi-même, puis frapper à la porte de la hutte que je connaissais si bien. La porte s'ouvrit, et se referma lorsqu'il fut entré. Il me sembla, en ce moment, que la brise m'apportait le rire moqueur de la vieille sorcière, lorsqu'elle m'avait dit : " Que t'importe son nom, puisque ce n'est pas le tien ? " Je crus voir, à travers l'obscurité, son bras décharné qui m'indiquait la hutte de Jésusita, et saisissant mon couteau, je m'élançai sur les pas de mon rival. En quelques bonds j'eus atteint la porte. J'écoutai, mais je n'entendis que le murmure confus d'une conversation à voix basse : il me fut impossible de saisir un seul mot. J'avais repris un peu de calme, et quoique décidé à me débarrasser d'un rival odieux, il me restait encore assez de présence d'esprit pour ne pas me brouiller avec la justice.

Le juge avait rendu un édit par lequel il était enjoint à tous les plongeurs et pêcheurs d'émousser la pointe de leurs couteaux, comme on avait déjà fait sur la côte de l'autre Océan ; et quiconque, dans une querelle, ferait à son ennemi une blessure,

sure de haut en bas, devait être puni de mort. Quelque temps auparavant, un de nos camarades, ayant eu une difficulté avec un ami, n'avait pas trouvé d'autre moyen d'en finir que de lui ouvrir transversalement la poitrine avec son couteau carré par le bout. Cette affaire fit tant de bruit, qu'encore bien que l'agresseur fût aussi pauvre que l'homme qu'il avait saigné, et qu'ils n'eussent, ni l'un ni l'autre, de quoi payer un morceau de papier timbré, l'alcade ne put se dispenser d'intervenir. Il fit comparaître le meurtrier devant lui. Le couteau était la seule preuve qui restât, car le pauvre diable qui avait été tué était déjà enterré avant que son ami eût reçu la sommation du magistrat. On donna lecture de l'édit, après quoi l'alcade dit à l'accusé qu'il ne lui restait plus qu'une simple formalité à remplir, celle de prononcer contre lui la sentence de mort ; mais ce dernier fit observer judicieusement que la blessure dont son ami était mort avait été faite dans une direction parfaitement horizontale, et que par conséquent il n'avait pas violé la loi. L'alcade, frappé de la justesse de cette observation, se contenta de le blâmer de sa vivacité, et le renvoya à ses travaux ordinaires, " attendu, dit-il, qu'il n'y avait pas de plaignant, et que l'édit punissait bien de mort les coups portés avec la pointe d'un couteau, mais qu'il n'y était pas question des couteaux émoussés par le bout. "

Cette affaire me revint donc à l'esprit au moment où j'allais faire usage du couteau que je porte à ma ceinture en place d'estoca. Ce couteau était des plus pointus, et j'étais bien aise de me tenir dans les termes de la loi. J'essayai d'en casser la pointe ; mais dans ma précipitation, je m'y pris si mal, que la lame se cassa au niveau du manche, qui resta seul dans ma main. Privé de la seule arme qui pouvait assurer ma vengeance, je compris que je n'avais pas un moment à perdre. Je courus au rivage, où je trouvai une barque, que je détachai. La rage doublait mes forces ; je traversai le détroit, je pris dans ma hutte un autre couteau, dont, cette fois, j'oubliai complètement de briser la pointe, et je me dirigeai de nouveau vers l'île d'Espiritu-Santo.

Le vent s'élevait ; les vagues, en se brisant sur les rochers, ressemblaient, dans les ténèbres, à des gerbes de feu. La *gaviota* gémissait tristement au haut des falaises, les loups de mer hurlaient dans l'obscurité, et, par intervalles, les phoques mêlaient leurs cris plaintifs aux sifflements du vent. Tout à coup, un son distinct de tous ceux-là vint frapper mon oreille ; il semblait sortir des profondeurs mêmes de la mer. J'écoutai, mais une rafale emporta pendant un instant les bruits confus de l'Océan, et je croyais m'être trompé, lorsqu'au bout de quelques secondes un second cri, semblable au premier, se fit entendre. Cette fois il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était un cri de détresse, le suprême appel d'un homme en face de la mort. Comme cette voix venait du côté d'Espiritu-Santo, il était facile de comprendre que c'était Raphaël qui invoquait du secours. En proie à mille sentiments tumultueux, je me dressai sur l'avant de ma barque, mais j'eus beau regarder ; la nuit était trop sombre, et je ne pus rien voir. Tout à coup, j'entendis de nouveau, et plus distinctement :

— Une barque ! une barque ! pour l'amour de Dieu !

C'était bien la voix de Raphaël !

Ici, José Juan s'arrêta, puis me demanda vivement et d'un air inquiet :

— N'avez-vous pas entendu un soupir ?

Nous écoutâmes ; mais le murmure monotone des eaux, le chant du gardien des huîtres, et le battement des ailes d'un oiseau qui s'envola du haut d'un rocher voisin, troublèrent seuls le silence de la soirée.

— J'avais cru, ajouta-t-il, entendre un soupir dans la hutte. Ah ! monsieur, vous avez remarqué la pâleur de Jésusita lorsque vous avez fait allusion à l'histoire que je vous raconte, et vous avez deviné quelle était la jeune fille en question. Malgré toutes ses protestations, un cruel soupçon n'a pas cessé de ronger mon cœur, depuis le moment fatal où j'ai découvert qu'elle connaissait Raphaël.

José Juan poussa lui-même un profond soupir, et poursuivit son récit :

— On a beau avoir juré la mort d'un ennemi ; on a beau avoir de justes motifs pour le haïr mortellement ; lorsque, dans une nuit noire comme celle-là, on entend sa voix sortir du milieu d'une mer peuplée de monstres ; lorsque cette voix, tremblante d'émotion, est celle d'un homme intrépide, et y a dans ce cri de détresse, un pouvoir mystérieux qui vous mue l'âme. Un frisson involontaire parcourut tout mon corps.

En parlant ainsi, le plongeur baissa les yeux, comme un pénitent qui fait l'aveu d'une faute ; mais sa physionomie reprit bientôt une expression de sauvage raillerie, qu'elle conserva jusqu'à la fin de son récit, et il reprit brusquement :

— Cette émotion ne fut pas de longue durée. J'entendis presque aussitôt l'eau battue avec violence, et je ranai de ce côté. Un instant après je distinguai Raphaël au milieu de jets écumeux qu'il faisait jaillir tout autour de lui. Une circonstance singulière me frappa ; c'est qu'au lieu de faire des efforts pour venir à ma rencontre, il restait stationnaire. Je devinai bientôt la cause de son immobilité. A peu de distance de lui, et à cinq ou six pieds sous l'eau, brillait une lueur phosphorique. Cette lueur s'avancait lentement vers Raphaël. Ne devinez-vous pas ce que c'était ?

— Non.

— C'était un *tintorera*, et un de la plus grande espèce, répliqua José Juan.

— Et c'est alors que vous vous jetâtes à l'eau pour sauver votre rival ?

— Pas encore, répondit le plongeur avec un sourire : c'eût été trop tôt. Un coup d'aviron me porta auprès de Raphaël, qui, en me voyant, poussa un cri, mais n'eut pas la force de parler ; la terreur et l'épuisement lui ôtaient la voix. Par un effort désespéré, il jeta ses deux mains sur le bord de ma barque ; mais ses bras affaiblis ne pouvaient plus soutenir le poids de son corps. Ses yeux, déjà couverts d'un voile, se fixèrent sur les miens avec une expression si déchirante, que je saisis ses deux mains dans les miennes, les pressant avec force contre le bord de la barque. Le *tintorera* avançait toujours. Pendant un instant les jambes de Raphaël cessèrent de se mouvoir ; il poussa un cri terrible, ses yeux se fermèrent, ses mains lâchèrent prise, et la partie supérieure de son corps s'affaissa dans l'eau : le requin l'avait coupé en deux !

— Sans que vous pussiez le sauver ?

— Peut-être ne lui ai-je pas donné toute l'assistance que, dans un pareil moment, il avait droit d'attendre de tout cœur

que de moi ; mais cela se conçoit facilement.

— Répondez-moi franchement.

— Il est possible que, dans le trouble où j'étais, j'aie tenu ses mains trop serrées.

— Sans mauvaise intention ?

— Eh bien donc ! s'il faut vous dire toute la vérité, répondit le mulâtre, — et ces dernières paroles sortirent en sifflant entre ses dents, — je crois que je l'ai empêché d'entrer dans la barque.

— Et ne vous en êtes-vous jamais repenti ?

Le plongeur, qui depuis quelques minutes roulait sa cigarette entre ses doigts, battit le briquet et en fit jaillir des étincelles qui éclairèrent ses traits. Il était évident que ma question l'étonnait.

— *Caramba !* s'écria-t-il enfin ; je n'avais rien à démêler avec l'aléade ; l'édit ne parle pas des *tintoreras*. Mais mon histoire n'est pas finie, ajouta-t-il. Au moment où Raphaël disparut au milieu des flots, je m'y jetai aussi.

Ce fut moi qui, à mon tour, parus surpris de cet incident inattendu. José Juan s'en aperçut.

— J'avais mes raisons, poursuivit-il, pour agir ainsi. Et d'abord, le *tintorera*, bien qu'il m'eût délivré d'un rival odieux, me déplaisait à cause de la brutalité avec laquelle il avait happé ce pauvre Raphaël. Un pareil procédé compromettrait l'honneur de tout le corps des plongeurs, et il ne faut pas oublier que je suis un de ses *capataz*. D'ailleurs, ayant une fois tâté de la chair humaine, il n'aurait pas manqué de venir nous attaquer un peu plus tard. Enfin, le juge ou l'aléade pouvait-il me demander compte de mon ami, si je tuais le requin qui l'avait coupé en deux ? Vous ne connaissez sans doute pas les habitudes des requins.

J'avouai humblement mon ignorance.

— Eh bien ! rien ne les excite davantage, rien ne les met dans un plus grand état d'irritation (je parle du *tintorera*, et pas du requin ordinaire, dont Raphaël, ainsi que je vous l'ai dit, s'inquiétait fort peu) que les nuits orageuses, comme celle-ci, s'inquiétant fort peu) que les nuits orageuses, comme celle-ci, et le qui fut témoin de cette scène. Une matière glutineuse et phosphorescente, excrétée par des ouvertures placées autour du museau des *tintoreras*, se répand sur leur peau, et leur donne l'aspect d'énormes vers luisants, surtout lorsqu'il tonne. Cette lueur les rend visibles pendant la nuit ; et plus la nuit est sombre, plus ils brillent. Heureusement, ils voient à peine, et un nageur silencieux a sur ces monstres l'avantage de ne pas être vu. Ajoutez à cela qu'ils ne peuvent vous saisir qu'en se tournant sur le dos ; et vous comprendrez qu'un homme qui sait nager et qui n'a pas peur a quelque chance de se tirer d'affaire.

Je ne plongeai, comme vous pouvez le supposer, qu'à une certaine profondeur, afin de ne pas perdre haleine, et aussi afin de pouvoir voir au-dessus, au-dessous et autour de moi. Les vagues mugissaient sur ma tête avec un bruit semblable à celui du tonnerre, mais près de moi tout était comparativement calme. Une masse noire me heurta dans l'abîme : c'était tout ce qui restait de Raphaël. J'étais destiné à le rencontrer toujours !

Je jugeai alors que l'animal que je cherchais ne pouvait être loin ; et, en effet, je ne tardai pas à apercevoir une ligne lumineuse, qui grossissait de moment en moment. Nous

étions, le *tintorera* et moi, à peu près à la même profondeur, mais il paraissait vouloir monter. L'haleine commençait à me manquer, et je ne voulais pas lui laisser l'avantage de se trouver au-dessus de moi ; car, dans ce cas, il aurait pu me happer comme il avait fait de Raphaël, sans être obligé de se tourner sur le dos. Or, c'était pendant le temps qu'il exécuterait cette manœuvre que je comptais l'expédier. Le monstre se dirigea vers moi diagonalement, et avec une telle rapidité, qu'il y eut un moment où je me trouvai assez près de lui pour distinguer, à la lueur qui s'échappait de tout son corps, la membrane qui couvrait ses yeux, et pour sentir le contact de ses nageoires. Des lambeaux de chair pendaient encore à sa mâchoire inférieure, qu'il faisait claquer avec un air de satisfaction gastronomique. Il tourna sur moi son œil terne et vitreux : ma tête était alors au niveau de la sienne. J'aspirai l'air bruyamment, et m'élevant, dans une direction parallèle, à deux pieds environ au-dessus de lui, je me retournai vivement. Il était, ma foi, temps. La lune éclaira un instant son ventre argenté, et au moment où il ouvrait son énorme mâchoire garnie de dents aiguës et serrées, le poignard que je destinai à Raphaël s'enfonça dans son corps, y traçant un sillon sanglant, de toute la longueur de mon bras. Le *tintorera*, mortellement blessé, fit un bond prodigieux, et retomba deux fois, battant l'eau avec sa queue : heureusement, il ne me toucha pas dans sa chute. Je me débattis pendant une minute environ, aveuglé que j'étais par l'écume sanglante qui me fouettait le visage ; puis, à la vue de mon ennemi flottant sur l'eau comme une masse inerte et livide, je poussai un cri de triomphe, qui domina la tempête et fut entendu dans les deux îles. Le jour commençait à poindre lorsque j'atteignis le rivage, épuisé par les efforts que j'avais faits, et par les émotions de cette nuit terrible. Les pêcheurs visitèrent leurs filets, dans lesquels la mer jetait, presque en même temps que moi, le *tintorera* et les restes de Raphaël. Tout le monde fut percuté que j'avais fait des efforts surhumains pour sauver mon ami, et je laissai les vieilles femmes exalter mon dévouement. Une seule personne soupçonna la vérité, et vous l'avez vue pâlir rien qu'à la mention de cette nuit. Est-ce regret pour Raphaël ? Est-ce l'idée du danger que j'ai couru ? Voilà ce que je ne puis deviner, et cette incertitude est un cruel tourment pour moi. Du reste, ajouta le plongeur, il n'y a que vous, monsieur, qui connaissiez les détails de cette aventure, et dans quelques heures vous serez parti."

José Juan se tut, et parut absorbé dans une rêverie profonde. Après quelques minutes de silence, il se rappela qu'il avait à remplir les devoirs de l'hospitalité. Nous rentrâmes dans la hutte. Dans la pièce la plus reculée, où s'était retirée la jeune femme, brûlaient deux chandelles. A leur lueur vacillante on distinguait une image grossièrement faite, représentant les âmes en purgatoire, pour la rédemption desquelles ces deux chandelles étaient pieusement consumées tous les soirs. Accablée de fatigue, la jeune Indienne, assise sur un escabeau de bois, sommeillait paisiblement. Sa longue chevelure déroulée pendait jusqu'à ses pieds. La beauté de Jésus-Christ expliquait facilement l'amour de José Juan ; mais, en voyant son sommeil tranquille, on avait peine à se rendre compte de la jalousie de son époux. Celui-ci, après l'avoir contemplée pendant quelque temps, déroula une natte chinoise, qu'il

étendit par terre à l'entrée de sa hutte ; c'était le lit le plus somptueux que ce demi-sauvage pût offrir à son hôte ; le mobilier de son habitation se composait de deux nattes semblables, et de quelques sièges en jonc. Cette hospitalité, néanmoins, valait bien celle du capitaine don Ramon ; mais j'avouerai qu'après cette histoire de sang, j'aurais préféré le pont de notre petit navire au toit de cet homme. Je ne pus fermer les yeux, et l'aube commençait à paraître, lorsque j'entendis la voix de José Juan.

— Le *coromuel* souffle encore, dit-il, et la *Guadelupe* va lever l'ancre.

Je pris congé de lui, et retournai à bord.

— Eh bien ! me dit don Ramon en m'apercevant, vous ne serez plus surpris quand vous entendrez parler de José Juan. Que pensez-vous de ce gaillard-la ?

— Que c'est un ami bien dévoué ! répondis-je d'un air convaincu.

Le lendemain matin, nous jetions l'ancre à Pichilinga. Cette fois, le capitaine ne s'était pas trompé.

BORGHERS.

Musée des Familles.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XVI.

La Délivrance.



TRIM, en apprenant la mort de son maître, s'était d'abord laissé aller au plus violent paroxysme de douleur, puis surmontant cet excès et reprenant peu à peu ses esprits, il était parti, en courant, pour aller une dernière fois embrasser les restes mortels de celui qui lui était plus cher que la vie, avant qu'elles eussent été déposées dans un cercueil.

Comme Trim arrivait au Couvent des Ursulines, le coronaire revenait de l'enquête suivi de ceux qui l'avaient accompagné. Le maître d'équipage au Zéphyr en voyant Trim tout essouffé, nu-tête, car il avait oublié sa casquette ; le regard égaré, la bouche ouverte, il eut pitié de lui, et lui adressant la parole avec douceur.

— Mon cher Trim, lui dit-il, tu feras mieux de revenir avec nous ; à quoi te servira de voir le cadavre de ton pauvre maître, c'est un si triste spectacle ! Viens avec nous, va, viens !

Trim baissa la tête, une grosse larme tomba de son œil et roula sur sa joue, il ne répondit pas.

Tu ne dis rien, Trim, continua le maître d'équipage, en le touchant sur l'épaule, écoute mon avis et n'atend pas que le corps de notre bien aimé capitaine soit arrivé. Sa vue pourrait te causer bien du mal.

Trim se jeta à genoux et éclata en sanglots. Je veux voir mon maître et mourir ! murmura-t-il ; laissez-moi rester.

Le maître d'équipage voyant qu'il était inutile de songer à amener Trim, prit avec les autres le chemin de la ville.

Bientôt apparut sur le fleuve la pirogue, dans laquelle deux nègres amenaient les restes inanimés du noyé. Quand l'embarcation toucha au rivage, Trim, en voyant le cadavre, lâcha un cri déchirant et se précipita dessus, en l'étreignant dans ses bras comme s'il eut été en vie, et couvrit de baisers toutes les parties du corps qui n'avaient point été dévorées par les carancros. Les deux nègres, qui étaient chargés de conduire le cadavre, prirent Trim pour un fou et voulurent l'arrêter ; mais celui-ci, sans les écouter, continua à couvrir le corps de baisers et à remplir l'air de ses cris déchirants. Les deux nègres ne comprenant rien à la chose, et d'ailleurs se souciant fort peu d'engendrer querelle avec Trim, dont l'herculeenne stature leur servit de calmant, s'assirent stoiquement sur le bord de la levée.

Trim se relevant au bout de quelques instants, se croisa les bras sur la poitrine ; la tête penchée en avant, les yeux fixes et immobiles, il se mit à contempler les restes défigurés de son maître. Ses yeux ne pleuraient plus, sa bouche ne faisait plus entendre de sanglots, sa poitrine ne se soulevait plus aux battements de son cœur ; on aurait dit de la personnification de la douleur et du désespoir ! Tout à coup la figure de Trim s'anime, ses yeux brillent, ses narines se dilatent ; il a cru remarquer que le corps est moins long que celui de son maître !

les jambes et les pieds affreusement enflées ne sont pas à la gêne dans les pantalons et les bottes ! Ceci peut-être ne prouve rien ; mais Trim sait que le petit doigt du pied gauche de son maître avait été coupé dans son enfance. Il ôte la botte, arrache le chausson ; tous les doigts du pied sont entiers ! Trim laisse échapper un cri de joie, mais il craint de laisser apercevoir les soupçons qui entraient dans son esprit, et il dissimula du mieux qu'il put les sentiments qu'il éprouvait. Il quitta alors le cadavre, et reprit tranquillement le chemin de la ville.

Trim était parfaitement satisfait que le cadavre du noyé n'était pas celui de son maître ; mais comment se trouvait-il revêtu de toutes ses hardes ? Qui avait fait ça ? Dans quel but ? Qu'était devenu son maître, qui n'était pas revenu depuis son débarquement ? Il y avait là quelque chose de mystérieux et de bien inquiétant. Peut-être que son maître était en ce moment victime de quelque horrible complot ? Peut-être avait-il été assassiné, ou expirait-il sous le couteau de quelque bandit ou dans d'affreuses tortures. Il y avait de quoi faire tourner la tête à Trim. Mille idées confuses, discordantes, noires, épouvantables se présentaient à l'esprit du pauvre esclave, ce fidèle serviteur de Pierre.

— Oh ! mon tête, mon tête, criait Trim, et il se pressait le front de ses deux mains ; moué va vini fou, fou, fou ! et il se mettait à courir afin de se rendre plus vite à bord du Zéphyr.

Quand il arriva à bord, il n'avait aucun plan de formé, aucune ligne de conduite de tracée. Il aurait voulu avertir tout le monde, mais que tout le monde l'aidât à chercher son maître ; d'un autre côté il craignait de donner l'alarme, de peur que la nouvelle n'en parvint aux oreilles de ceux qui avaient tendu le piège et qu'ils ne le fissent mourir de suite, s'il ne l'évitait pas déjà ! Il aurait voulu faire ses recherches partout à la fois, et il ne savait par où commencer. C'est ainsi qu'il arriva à bord du Zéphyr. L'équipage était dans la plus grande tristesse.

De toutes les personnes à bord, celui en qui Trim avait le plus de confiance était le gros Tom, dont il connaissait la discrétion, l'activité, la prudence et l'attachement pour le capitaine Pierre. Trim et Tom avaient toujours été de bons amis ; taine Pierre. Trim et Tom avaient toujours été de bons amis ; taine Pierre. Trim et Tom avaient toujours été de bons amis ; taine Pierre. Trim et Tom avaient toujours été de bons amis ; taine Pierre.

— Et moi aussi, dit Tom, qui avait de la peine à en croire ses oreilles, et moi aussi je sais que le capitaine avait perdu la petite orteil du pied gauche ! Mais qu'est-ce que tout ça veut dire ? Qu'allons-nous faire ?

— Sé pas ; c'est pou ça que moué voulu conné qué ti di.

— Je pense qu'il serait à propos d'avertir M. Léonard, c'est lui qui commande à bord, en l'absence du capitaine. Il pourra peut-être nous donner de bons conseils, et d'ailleurs il faut bien obtenir sa permission pour un congé de deux à trois jours.

— Eh bin vini, allons trouvé li.

Trim et Tom descendirent dans la cabine où ils trouvèrent M. Léonard seul. Trim lui fit part de sa découverte et de ses soupçons. Il fut convenu qu'on n'en parlerait à personne et qu'on n'avertirait pas la police. M. Léonard donna à Trim et à Tom un congé, pour faire les recherches nécessaires, et de plus une somme de vingt piastres en cas de besoin ; et il promit de faire de son côté les plus vigilantes recherches.

— Qu'allons-nous faire maintenant, dit Tom, quand ils furent remontés sur le pont.

— Sé pas trop ; moué pense que l'y sera pas mauvais que l'un descende le long de la levée, et examine tous les canots, pou voir si pas reconné cii là qui a venu cri le capitaine à bord.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Je me rappelle bien du canot et je reconnaitrai bien ceux qui le conduisaient ; je vais suivre la levée jusqu'au couvent des Ursulines. Et où te contrerai-je ?

— N'importe, je va chercher dans tous les puits l'auberges, et si n'apprend rien, moué rivinir à bord c'te nuit.

Trim et Tom se séparèrent, celui-ci suivant la levée et examinant tous les canots qui se trouvaient attachés le long des quais, et Trim se dirigeant du côté de la rue royale.

Tout en marchant, Trim pensait ; or tout en pensant voici les réflexions qu'il fit. « Mon maître a été attiré dans un piège ; ce piège a été préparé avant qu'il fut arrivé à la Nouvelle-Orléans, puisqu'on a envoyé un canot à l'avant de lui à bord ; c'était quelques uns qui savaient l'arrivée du Zéphyr aussi. Mais pourquoi lui tendre un piège ? Qui lui a tendu ce piège ? Pas par vengeance, je ne lui connais pas d'ennemis ; pas pour prendre son argent sur lui, on ne pouvait savoir s'il en avait ; ça doit donc être quelqu'un qui devait avoir un intérêt bien grand à sa disparition, mais quel intérêt ? » Il en était là de ses réflexions quand il arriva en face du No. 141, la demeure de feu Alphonse Meunier. Trim tressaillit et, continuant tout haut le cours de ses réflexions, s'écria : « Ne serait-ce pas quelqu'un qui aurait un intérêt opposé à celui de mon maître dans la succession de monsieur Meunier ? » Cette idée s'empara avec force de son esprit et il entra dans l'ancienne demeure de père Meunier.

Toutes les portes des chambres étaient sous scellé, à l'exception de celles de la cuisine et d'un petit cabinet, au premier, que l'on avait préparé pour le gardien nommé par la Cour des Preuves. Trim était entré par la porte de cour ; la première personne qu'il rencontra fut le mulâtre Pierrot, un des plus fidèles esclaves du père Meunier et auquel, par son testament, il avait donné la liberté et une somme de cinq cent dollars. Pierrot était assis sur un banc de bois à la porte de la cuisine, occupé à nettoyer quelques couteaux et fourchettes. Il avait l'air triste et abattu. En reconnaissant Trim, son ami d'enfance, qu'il n'avait pas encore vu depuis son retour, il se leva, étendit les bras et l'embrassa en versant des larmes. Trim eut bien de la peine à retenir les siennes, mais il fit violence à sa douleur, car il accomplissait une mission de vie et de mort pour son maître, et avait besoin de toute sa fermeté et de son jugement.

— Ne pleuri pas Pierrot, lui dit-il en se dégageant doucement, faut montré plus de courage.

— Ah ! mon l'ami Trim, quand tu l'arrivé donc ? Tu l'as appris que mon maître l'y mort la semaine passée.

— Oui, oui, moué l'a appris, en l'arrivant au port hier matin.

— Et ton maître, le capitaine, y n'été pas vini à la maison ; pi-t-être y l'été trop l'affligé !

— Mon maître, Pierrot, y l'été mort itou, y l'été noyé ; Trim ne put retenir un tressaillement nerveux, une larme coula de ses yeux, mais il l'essuya bien vite, de crainte de voir son ami éclater en sanglots et de lui faire perdre ainsi un temps précieux.

— Dis-moi, Pierrot, continua-t-il, ce qui est arrivé à la mort de Mossié Meunier, de quoi l'a-tu mort ? que l'étaient les personnes qui voyaient li le plus à son les derniers moments ?

— Personne, ne vini voir li, répondit Pierrot en baissant la vue sous l'ardeur du regard de Trim ; personne, excepté le docteur Rivard, qui veilli li avant li mourir ; l'y était son seul ami !

Trim avait remarqué un certain mouvement d'amère ironie sur les lèvres de Pierrot, quand il prononça ces dernières paroles.

— Qué fait dire à toué, "docteur Rivard l'était son seul ami ?"

Et Trim regarda Pierrot avec une telle expression d'intense anxiété, que celui-ci tressaillit, et faisant un signe à Trim passa avec lui dans le jardin. Pierrot prit un air solennel et dit à Trim d'un ton profondément affecté.

— Conné ti le docteur Rivard ?

— Pas beaucoup, un peu !

— Eh bien, moué l'a peur du docteur Rivard ; docteur Rivard bien riche, bien fort, bien méchant, moué pensé ! docteur Rivard peut faire pendre toué, moué et tous les pauvres nègres, si voulé. . . .

— Qué ce qui fait toué dire ça ?

— Ecoute. . . . et Pierrot regarda tout autour de lui dans le jardin, puis prenant la main de Trim dans la sienne, il lui dit : viens.

Ils allèrent tous les deux au fond du jardin, et Pierrot prit une petite fiole, qu'il avait cachée sous un tas de balayures.

— Regarde cti piti fiole ; c'est poison pareil à celui que fesé Ned le sorcier ; tu conné li, Ned, le nègre Congo : et bien moué trouvé cti piti fiole sur la table de mon maître une nuit, après le docteur l'été parti. Moué connu la fiole pour cti là qué donné Ned. Le lendemain mon maître l'était mort !. . . . moué cré que docteur Rivard l'a empoisonné mon maître !. . . .

Trim était profondément absorbé dans ce que venait de lui dire Pierrot, il ne répondit pas un mot.

— Prends garde, Trim, ne va pas dire rien !. . . . Docteur fera pendre toué et moué !

— Donne-moué la fiole, répondit enfin Trim ; ne l'avé pas peur di tout ! Faut moué allé voir Ned ; où l'y demeuré à c't'heure ?

— Rue Perdido, au bout, près la Cyprière ! et Pierrot lui donna la fiole, que Trim serra dans sa poche, après l'avoir enveloppée dans une feuille de chou.

Trim se rendit à la rue Perdido et de là à la case du nègre Congo. La porte et les contrevents étaient fermés. Trim secoua la porte avec violence et appela ; ce fut en vain car il n'y

avait personne. Cruellement désappointé, il reprit tristement le chemin de la cité, se promettant de retourner le soir à la cabane de Ned. Il passa le reste de la journée en inutiles recherches, et quand la nuit fut venue il retourna à la case du nègre Congo, où il était, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, quand le docteur Rivard, accompagné de Pluchron, alla y chercher un serpent à sonnettes.

Trim après avoir vainement essayé de rejoindre la voiture du docteur Rivard, s'était rendu à la demeure de ce dernier, pour avoir de la vieille Marie de plus amples informations sur certaines choses qu'elle lui avait dites le jour précédent. Il trouva la vieille Marie seule, assise au coin du feu, et faisant cuire des marrons.

— Bonjour, ma tante, lui dit Trim en entrant et prenant un siège vis-à-vis d'elle.

— Bonjour Trim ; tu l'es ben mouillé, seché ton l'habit, mon l'enfant.

— Ne vous l'occupez pas. Et comme ça, lui dit-il sans autre préambule, vous saviez depuis cinq à six jours que moué devais l'arriver ?

— Oui, mon l'enfant.

— Et comment vous l'aviez appris ça ?

— Voici comment ; la semaine passée, Mossié Plichon y est vini ici un soir, y faisé un temps affreux, la pli y tombé comme tout, comme ce soir, mossié Plichon l'y rentré et l'y enfermé avec mon maître dans son l'étude. Mossié Plichon était tout l'essoufflé, mon maître tout bourru. Moué dit à moué-même : "y a qué chose, ça c'est sûr," et moué allé sur le bout du pied éconter.

— Que avez-vous l'entendu ?

— Moué l'entendi bien docteur Rivard dire à mossié Plichon : "faut vous allé trouver Edouard Phaneuf, le pilot, et que, eoute qui coute, y est nécessaire que capitaine Pierre n'arrive pas à la ville avant qu'il ait été l'averti."

— Il a dit ça ?

— Oui.

— Et l'après ?

— Et l'après, moué entendi parler de la mère Coco-Lé-tard, pis de son l'habitation des champs, pis de ses grands garçons, pis du capitaine Pierre !

— Pis après ?

— Pis après, pu rien ; moué sauvé, quand va le docteur se lever.

Les explications de la vieille Marie confirmèrent Trim dans ses soupçons, et après avoir recommandé à sa tante de ne pas parler de ce qu'elle venait de lui dire, et même de ne pas mentionner qu'il était venu la voir, il reprit le chemin de son navire, espérant y retrouver Tom, auquel il avait hâte de communiquer ses découvertes.

Quand Trim quitta la vieille Marie, le docteur Rivard n'était pas encore de retour. La pluie tombait par torrents et l'orage grondait dans toute sa fureur.

En arrivant à bord du Zéphyr, Trim trouva le gros Tom qui faisait secher ses hardes dans la cambuse ; il avait parcouru la levée dans toute sa longueur et cherché dans toutes les directions, sans avoir pu rien découvrir qui put le mettre sur la voie. Trim lui raconta tout ce qu'il avait appris, sans néanmoins rien lui dire de ce que Pierrot lui avait confié, à l'égard

de la petite fiole de poison, que le docteur Rivard avait oubliée dans la chambre du père Meunier. Après avoir longtemps délibéré ensemble sur ce qu'ils feraient le lendemain, ils se quittèrent pour aller se coucher, sans en être venu à aucune conclusion satisfaisante.

Avant le jour Trim était sur le pont, impatient de commencer ses recherches. Il alla éveiller Tom qui, de son côté, ne se fit pas prier, et tous les deux se mirent en route.

— Je crois, dit Tom, que nous devrions commencer par chercher M. Pluchon.

— Oh ! non, pas si bête ; y été trop fin coquin, y découvri tout !

— Si nous cherchions la mère Coco-Létard ?

— C'est ça, moué y pensé ; mais sé pas où li demeure, n'i sé pas non plus où l'y est son l'habitation des champs.

— La vieille Marie ne t'a-t-elle pas dit où c'était ?

— Non, li sé pas elle-même, li ma dit que croyé la mère Coco-Létard été une vendeuse de les légumes.

— Oh ! bien, allons sur le marché aux légumes.

— C'est ça, moué y pensé.

Ils se rendirent donc au marché aux légumes. Le temps était devenu frais et serein ; l'orage de la nuit avait purifié l'atmosphère et, à l'exception de la boue dans les rues, on n'aurait pas dit que la ville avait été visitée, quelques heures auparavant, par une aussi violente tempête. Les premières lueurs d'un beau jour commençaient à colorer l'horizon, quand ils arrivèrent. Le marché était désert et les stalles vides. Trim et Tom s'assirent sur un banc en attendant l'arrivée des revendeurs et des vendeuses. Bientôt ils arrivèrent, les uns chargés d'énormes paniers, les autres conduisant des mulets par la bride ; ceux-ci apportant de grands pots de café tout chaud, ceux-là trainant de petites charrettes à bras chargées de tous les fruits de la saison. Le marché avait l'air d'une foire, où chacun étalait avec ordre et symétrie ses denrées sur sa stalle.

— Allons prendre une tasse de café, dit Tom, et manger un gâteau ; nous ferons parler la vendeuse.

— Allons.

Ils accostèrent une négresse qui n'avait pas de stalle, et qui débitait modestement ses tasses de café, assise sur un petit banc de bois portatif.

— Beau temps ce matin, dit Tom en s'adressant à la négresse d'un air dégagé.

— Oui, mossié, beau temps.

— Donne-nous deux tasses de café et des gâteaux.

Oui, mossié.

— C'é toué conné madame Coco-Létard, lui demanda Trim ?

— La mère Coco ?

— Oui, la mère Coco-Létard.

— C'ti là qui a tout piti fille, pour vendre à son la stalle ?

— Je peux pas dire, c'est la mère Coco-Létard, vendeuse de légumes.

— O ben oui, y a pas d'autres. Son la stalle est à l'oute boutte du marché. Tu vas conné par son la piti fille, et un grand pavillon planté devant son la stalle ; tiens, vois ti là bas ?

Quand ils eurent pris leur café, ils se dirigèrent vers la stal-

le que leur avait désignée la négresse. Clémence était occupée à disposer avec goût les légumes, qu'un esclave lui avait apportés dans une petite charrette à bras.

— Me diriez-vous, où nous pourrions voir madame Coco-Létard, dit Tom à Clémence.

— C'est ici sa stalle, monsieur, répondit modestement celle-ci, en jetant un coup d'œil timide sur la figure de Tom.

— Vas-t-elle venir bientôt ?

— Je ne crois pas qu'elle vienne aujourd'hui ; elle s'est blessée hier matin en tombant ; elle a gardé le lit toute la journée, et si elle n'avait pas eu quelqu'affaire pressée à l'habitation des champs, elle ne se serait pas levée ce matin.

Trim se rapprocha de la jeune fille et fit signe à Tom de continuer.

— C'est malheureux vraiment, j'aurais voulu lui parler pour affaires pressantes.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur, dit-elle en regardant Tom d'un air curieux ; ne pourriez-vous pas me le dire ?

— Trim, qui vit que Tom paraissait embarrassé, ajouta négligemment ; nous voulé acheter deux cents barils d'oranges pour expédier li à St. Louis.

— Revenez à midi et maman sera ici, j'irai la chercher.

— Nous pas pouvé attendre, continua Trim, c'est dommage, car on nous l'avait dit que madame Coco-Létard gardait toujours les meilleures oranges. C'est égal, nous pouvé aller acheter ailleurs.

Clémence qui craignait de manquer une si belle occasion, et qui bien plus craignait que sa mère ne la battit pour l'avoir laissé échapper, offrit d'aller de suite chercher sa mère, s'ils voulaient attendre.

Trim fit un signe à Tom, qui reprit :

— Oh non, ce n'est pas la peine, dites-nous où nous pourrions trouver madame Létard et nous allons y aller de suite.

— Vous ne pourrez pas trouver la place, car elle est allé à son habitation des champs.

— Et où l'est son l'habitation des champs, s'écria Trim un peu vivement.

Clémence ne remarqua pas l'expression d'impatience que manifesta Trim et répondit innocemment.

— C'est bien loin, derrière le Couvent des Ursulines au milieu de la plaine ; une maison à deux étages, entourée d'un jardin. Mais vraiment, c'est trop de trouble et je ne crois pas que vous puissiez la trouver.

— Nous la trouverons bien, répondirent à la fois Tom et Trim ; mais Tom, se reprenant aussitôt, ajouta : nous pourrions bien en effet ne pas la trouver, d'ailleurs peut-être n'aurons nous pas le temps d'y aller, dans ce cas nous reviendrons cet après-midi.

— C'est bien mieux, répondit Clémence, qui quoiqu'elle ne soupçonna même pas qu'il y eut le moindre danger pour sa mère d'envoyer ces deux hommes à l'habitation des champs, sentit que la mère Coco pourrait bien la gronder et peut-être la battre, pour avoir pris sur elle de les y avoir envoyés.

Trim et Tom, au lieu de prendre la direction de l'habitation des champs, se dirigèrent du côté opposé d'un pas lent. Mais aussitôt qu'ils eurent tourné le coin de la première rue, Tom appela une voiture de remise dans laquelle il monta, Trim se lançant à côté du cocher. Quand ils furent arrivés près du

couvent des Ursulines, Tom, après avoir donné ordre au cocher d'attendre la son retour, partit avec Trim, suivant la direction que leur avait donné Clémence.

Il pouvait être alors sept heures du matin. Le temps était calme et chaud. Le soleil brillait avec éclat. Le chant du moqueur, cet oiseau des latitudes méridionales dont le gosier si flexible lui permet d'imiter à la perfection le chant de tous les autres oiseaux, se faisait entendre de plus en plus mélodieux, à mesure que Trim et Tom avançaient dans la campagne, et sortaient du dédale de petites rues boucuses et malpropres du faubourg Trémé; Trim était impatient d'arriver; Tom était rêveur, il craignait encore une déception et une infructueuse recherche.

— Et si nous ne trouvions rien, dit-il tout à coup, que ferons-nous ?

— Nous cherché toute la maison, la cave, le grenier, les armoires ! répondit Trim.

— Et si nous ne trouvions rien ?

Trim tressaillit au doute de Tom, mais, depuis ce que lui avait dit sa tante Marie, il s'était tellement persuadé que les Coco étaient les personnes qui avaient enlevé son maître, qu'il répondit avec chaleur.

— Pas possible ! moué sur, moué senti en mon la tête qué chose qui dit mon maîte y été là ; moué gage mon le cou !

— Tom hocha la tête et continua à marcher, réfléchissant aux moyens d'aborder la question quand ils arriveraient à la maison, que déjà ils commençaient à apercevoir au milieu de la plaine.

— Moué croyé v'la l'habitation des champs, s'écria Trim.

— Ça m'en a l'air ; comment allons-nous faire pour entrer ?

— Nous cogné à la porte.

— S'ils ne veulent pas ouvrir ?

— Nous cogné pli fort !

— S'ils refusent absolument ?

— Nous enfoncé li !

— Halte là ! et si le capitaine n'y était pas ?

— Moué sur y l'éte ; et pis, si l'éte pas moué, moué sur les Cocos ouvri tout suite son la porte.

— Et s'ils ouvrent la porte, que ferons-nous ?

— Nous parlé, nous demandé, nous cherché ; dans tout cas toué faisé comme moué, moué faisé comme toué ; moué tapé, toué tapé ; moué courri, toué itou.

— Oh ! quand à ça, compte sur moi, car nous pouvons tous les deux nous attendre à une partie de coups de poings ; mais ça, ça me chausse !

A travers la plaine la vieille Coco avait vu venir ces deux hommes, dont un nègre. A mesure qu'ils approchaient de son demeure, elle sentait de vagues craintes à l'endroit de son prisonnier, dont elle ignorait la situation en ce moment. Une visite à l'habitation des champs était chose si inusitée ! Ce qui la consolait pourtant, c'était d'abord que le prisonnier ne criait jamais, si ce n'avait été un peu la veille, et que d'ailleurs ses cris pouvaient à peine se faire entendre ; ensuite ils n'étaient que deux contre trois !

Quand les deux visiteurs ne furent plus qu'un couple d'arpents, elle appela Léon et François, deux puissants auxiliaires au besoin, auxquels elle fit part de ses inquiétudes. Après avoir délibéré quelques temps, ils convinrent d'ouvrir

la porte sans difficulté si ces hommes venaient à la maison, malgré l'avis de François, qui était d'opinion de ne point ouvrir et de ne pas répondre. Mais la crainte que ces étrangers ne découvrirent le soupirail du cachot, ou n'attirassent l'attention du prisonnier s'ils frappaient trop fort à la porte, leur fit prendre une résolution différente de l'avis de François. La vieille Coco courut jeter le tapis par dessus la trappe, et Léon descendit ouvrir au premier coup que frappa Trim. Il fit un salut à Tom et ne fit pas attention à Trim ; car un nègre à la Louisiane, on ne s'occupe pas de ça !

— Bonjour monsieur, lui dit-il, en prenant son ton le plus aimable, y a-t-il quelque chose à votre service ?

Trim et Tom furent un peu déconcertés, eux qui s'étaient attendus à de la résistance.

— Nous voudrions voir madame Coco-Létard, on nous a dit que c'était ici qu'elle demeurait.

— Qui vous a dit ça ?

— Quelqu'un.

— Ah bien, on vous a trompés ; elle ne demeure pas ici.

— C'est égal ; qui demeure ici ?

— Mon ami, ça ne vous fait rien ; si vous avez besoin de quelque chose, je suis prêt à vous rendre service. La vieille Coco et François écoutaient au haut de l'escalier.

Trim fit un clin d'œil à Tom, qui continua :

— Je cherche quelqu'un qui s'est sauvé, et que nous croyons caché dans cette maison.

— Caché dans cette maison ! répéta Léon, avec un étonnement si bien joué, que Trim et Tom commencèrent à croire qu'ils s'étaient trompés.

Peut être ai-je été mal informé, mais pourtant on nous avait bien assurés qu'on l'avait vu venir dans cette direction : dans tous les cas nous aimerions à visiter la maison.

François, en voyant la tournure que prenait la conversation, descendit à son tour ; la vieille Coco se tenant prête à toute éventualité.

— Qu'est-ce qu'il veut donc, ce monsieur, demanda François à Léon.

— Il cherche quelqu'un qu'il croit caché ici.

Monsieur est donc un homme de police ? c'est bien, monsieur, cherchez, continua François en s'adressant à Tom ; vous êtes bien sûr de ne trouver personne, car nous avons été ici tout le temps, et je ne crois pas qu'il put y entrer un homme, sans que nous l'eussions vu ou entendu.

Tom regarda Trim dont la figure annonçait le désappointement. Tom ne savait que penser. Léon et François remarquèrent l'hésitation de Tom et ils s'enhardirent de toute l'irrésolution des autres.

— Allons, monsieur, reprit Léon d'un ton un peu plus sec, si vous voulez chercher, cherchez ; mais dépêchez-vous, car nous avons des affaires.

Trim était confondu dans ses idées et ne savait que faire ; Tom crut qu'ils avaient fait un faux pas et cherchait les moyens de s'en retirer. Déjà il se préparait à faire des excuses et à sortir quand Trim, qui était derrière lui appuyé au cadre de la porte, fit un bond en avant et d'un coup de poing, porta au milieu du front, culbuta François. Trim s'élança sur Léon, qui n'avait pu comprendre rien à ce que faisait Trim, et le renversa sous lui, comme s'il eut été un enfant.

Tom regardait Trim, qui renversait les tables, les armoires ; culbutait les lits, les chaises, les coffres et tout ce qui se trouvait dans l'appartement. Il ne pouvait s'imaginer ce que tout cela voulait dire.

— Qu'as-tu donc Trim ?

— Mon maître ! mon maître ! cria Trim, il été ici ; moué entendu li, moué reconnu son la voix ! mon maître, maître !

Trim avait en effet parfaitement distingué la voix de son maître, quoique Tom n'eût absolument rien entendu. Voici ce qui venait de se passer dans le cachot. Le serpent n'avait pas mordu Pierre de St. Luc, grâce à l'état de complet anéantissement dans lequel l'avait plongé sa défaillance. Le soleil, qui en ce moment entrait par le soupirail du cachot, frappait sur le plancher ; l'instinct du serpent qui lui fait chercher la chaleur, lui fit quitter sa position sur la poitrine de Pierre, et il était allé se baigner dans les flots de lumière et de chaleur que le soleil répandait sur le plancher. Pierre de St. Luc, en sentant disparaître le poids qui lui pesait sur la poitrine, revint à lui peu à peu et reprit ses sens. En apercevant le serpent qui roulait avec complaisance ses anneaux bleus et gris, aux rayons du soleil, il jeta un cri. C'était ce cri que Trim avait entendu.

Trim ne découvrant rien dans l'appartement d'en bas, s'élança dans l'escalier. La mère Coco vint au secours de ses enfants armée d'une hache, dont elle dirigea un coup à la tête de Trim. Vif comme un poisson, Trim para le coup, arracha la hache des mains de la mère Coco, et, saisissant la vieille par les épaules, la lança aux pieds de Tom, en lui criant ;

Prends soin de c'ti-là encore !

La hache à la main, Trim frappe, brise, défonce tout ce qui cachait son maître, qu'il appelle de toute la force de ses poumons. Pierre de St. Luc reconnaît la puissante voix de son Trim, son fidèle Trim ! Il n'ose croire à son bonheur, et cependant il se met à crier de toute sa voix pour guider Trim. Celui-ci écoute et il entend son maître qui lui crie « de prendre garde à la Trappe ! » Cette fois Trim est sûr et certain ; il lâche un indicible cri de joie, tous ses membres tremblent d'émotion. Il a reconnu que la voix vient de dessous le plancher, et il a bientôt découvert la Trappe qu'il ouvre. Son maître lui crie de prendre garde au serpent, mais l'œil de Trim avait déjà découvert le reptile ; il n'hésite pas un seul instant, saisit l'échelle, descend et marche droit au serpent qu'il coupe en deux d'un coup de sa hache. Puis il court à son maître, le saisit dans ses bras, couvre ses mains de baisers. Pierre de St. Luc ne trouve pas un mot à dire, ses paroles semblent s'arrêter sur sa langue. Les membres de ce pauvre Trim frissonnent de bonheur, il pleure et sourit en même temps ! Dans un instant il eût coupé les liens et les courrois qui garrottaient son maître. Nous songeons à exprimer les sentiments qui agitaient ces deux hommes en ce moment. Il est de ces sensations de l'âme pour lesquelles le langage de l'homme ne trouve pas d'expressions : Pierre de St. Luc prend la grosse main calleuse de son fidèle serviteur entre les siennes, et la presse avec une profonde reconnaissance. Trim se croit mille fois trop payé pour ce qu'il a fait, et il tombe à genoux devant son maître, qui le relève avec affection.

Au premier pas que fit Pierre, il sentit ses genoux chanceler sous lui, ses yeux se voilèrent et il lui semblait que tous les

objets tourbillonnaient dans le cachot. Il fut contraint de se coucher un instant pour laisser passer cette faiblesse. Après avoir bu un coup d'eau et s'en être baigné le visage, il se sentit assez de force pour sortir du cachot, où il avait enduré tant de douleur morale et supporté tant d'outrages. Trim qui supportait son maître, fut obligé de le porter pour monter l'échelle. L'air plus pur que Pierre respire, en sortant du cachot, lui donna de nouvelles forces et il s'assit sur une chaise. A mesure qu'il reprenait sa vigueur, il put se rappeler plus clairement les différentes circonstances de son emprisonnement et de sa délivrance ; de nouvelles craintes vinrent l'assaillir, en songeant aux brigands qui l'avaient tenu emprisonné, et quoique Trim lui eût assuré que Tom était à l'étage inférieur, gardant la mère Coco et ses deux fils, Pierre sentit un frisson parcourir ses membres, à l'idée que les Cocos pourraient avoir préparé quelque embuche dans lequel pouvaient tomber Tom et Trim.

En ce moment il entendit Tom qui appelait au secours, il fit un mouvement pour se lever, mais les forces lui manquèrent et il retomba sur sa chaise.

— Cours à son secours, Trim, ils vont l'assassiner, cria Pierre ; ne t'occupe pas de moi, je serai mieux dans quelques minutes.

Trim regardait son maître avec inquiétude et semblait cloué à sa place. Un nouveau cri faible et étouffé se fit entendre, et cette fois Trim fit un bond, comme une panthère qui s'élançe sur sa proie ; en deux sauts il fut au pied de l'escalier ; ses yeux injectés de sang flambaient, ses lèvres contractées frémissaient, ses narines dilatées respiraient la vengeance, une vengeance terrible, féroce. La nature du nègre si extrême, son tempérament si ardent, ses appétits si animaux, ses passions si brutales, quand elles sont aiguillonnées ou agitées par la torche brûlante de la haine ou de la vengeance, bouleversaient en ce moment l'âme de Trim dont la figure reflétait la convulsive agitation.

Il était temps qu'il arrivât, car François en reprenant connaissance était sauté à l'improviste sur Tom, tandis que ce dernier retenait Léon, qui faisait tous ses efforts pour se débarrasser. François de ses grandes mains osseuses tenait Tom à la gorge et cherchait à l'étrangler. Tom avait été obligé de détacher une de ses mains de Léon, pour saisir François par les cheveux, qu'il réussit à amener sous lui. Malgré la force supérieure de Tom, il était évident qu'il ne pouvait soutenir longtemps ! Léon le mordait cruellement au bras et lui donnait des coups de pied dans le ventre ; François le serrait de plus en plus à la gorge. La figure de Tom bleuissait ; il sentait sa main perdre peu à peu sa force pour contenir Léon, qui redoublait ses efforts ; c'est alors qu'il lâcha le premier cri. A ce moment la mère Coco se relevait, encore à moitié étourdie ; elle chercha d'abord sa hache, mais, ne la trouvant pas, elle courut à l'armoire prendre une de ces longues fourchettes à deux fourchons dont se servent les cuisiniers, et accourut pour en frapper Tom. Celui-ci en la voyant arriver lâcha le second cri, qui amenait Trim à son secours. Il ne fallut qu'un clin d'œil à Trim pour lui faire comprendre la position relative des combattants. Il se jeta à corps perdu sur la mère Coco, qui le happa au bras gauche de sa longue fourchette ; Trim lui porta un coup de poing dans la figure et l'étendit raide sur le plancher. Sans prendre le temps de lui ôter sa fourchette,

s'élança sur François, lui saisit les deux mains au poignet et les écarte comme il aurait fait celles d'un enfant. François, en voyant sa proie lui échapper et se sentant au pouvoir du nègre, lâche un cri de fureur et saisit entre ses dents l'oreille de Trim qu'il coupe en deux. Trim rugit, non pas de douleur mais de rage, mais de fureur ; ce n'est plus un homme, c'est une bête féroce ; il terrasse François sous ses pieds ; du talon de ses bottes il le frappe au visage, sur la tête, sur la poitrine, dans le corps. Le sang coule du nez, de la bouche, des yeux de François ! affreux spectacle !... La vue du sang redouble la fureur du nègre ; sa bouche écume ; ce ne sont plus des cris humains qu'il fait entendre, ce sont des hurlements !... Il saisit François par les jambes et, l'enlevant au-dessus de sa tête, fait tournoyer au bout de ses bras le corps maigre et mutilé du malheureux Coco, dont il se préparait à écraser impitoyablement le crâne sur le mur !

Tom qui n'a plus de difficulté à contenir Léon, demeure un instant spectateur épouvanté de la scène qui menaçait de se terminer si tragiquement pour François, et lâche un cri à Trim manité ! Tom lui cri d'une voix impérieuse :

— Arrête, Trim, ne le tue pas !

Trim n'entend rien ; le corps de François tournoye rapidement dans les puissantes mains du nègre, qui de l'œil cherche un endroit pour lui briser la tête, ... Tom veut se jeter sur Trim pour prévenir un meurtre, mais il craint de laisser échapper Léon qui tremble de tous ses membres. Déjà le nègre, la bouche écumante, les yeux à moitié sortis de la tête, a choisi et remarqué une pierre saillante sur le mur, ... c'en est fait de François... quand tout à coup un cri strident part de l'étagère supérieure ! c'était Pierre qui, ne pouvant se rendre à l'escalier et comprenant à l'exclamation de Tom que son nègre, dans un de ses paroxysmes de fureur et de vengeance, allait commettre un meurtre inutile, avait eu recours à ce moyen. Pierre savait que Trim n'aurait pas obéi à un ordre, il ne l'aurait pas entendu, mais qu'il ne pourrait résister à un cri de douleur de la part de son maître. Aussi Trim, en entendant ce cri de détresse s'arrêta instantanément, frappé comme par un choc électrique ; il jeta à terre le corps presque inanimé de François, s'élança vers l'escalier et en un instant fut aux pieds de Pierre.

Par un de ces incompréhensibles phénomènes de la constitution humaine, un instant avait suffi pour transformer le nègre en un tout autre homme. Une sueur abondante coulait de son visage, mais ses traits, tout à l'heure bouleversés, n'exprimaient plus maintenant que le plus tendre intérêt pour son maître ; ses yeux, tout à l'heure injectés de sang, n'exprimaient plus maintenant qu'une inquiète sollicitude pour la santé du capitaine Pierre. Une si soudaine et si complète transformation étonna le capitaine, quoiqu'une fois déjà il en avait eu un semblable exemple de la part de son esclave. Cependant, comme pour la seconde fois, il venait de faire l'expérience de la puissance sans borne qu'il pouvait exercer sur son nègre, au plus violent paroxysme de son vertige et de sa fureur, il fut prudent de lui cacher la raison qui l'avait porté à en agir ainsi, de crainte qu'une autre fois il ne put réussir par le même moyen, aussi lui dit-il :

— Trim, je viens d'avoir une faiblesse, mais je me sens as-

sez fort pour partir, je veux être transporté hors d'ici.

— Vous senté-ti vote la tête mieux ? lui demande Trim d'une voix encore tremblante.

— Bien mieux, bien mieux. Donne-moi le bras pour m'aider à marcher.

— Vous pas capable pour marcher, mon maître ; moné couri cherché voiture ; voiture pas loin, là bas, tout l'auprès Couvent des Ursulines.

— Eh bien, va vite ; tu feras attendre la voiture en dehors de la barrière du jardin.

— Oui, mon maître,

Pendant que Trim était allé chercher la voiture de louage, qui était restée près du Couvent des Ursulines, Tom attachait les pieds de Léon et de François avec des cordes qu'il trouva sur une chaise, et leurs mains derrière leur dos ; il en fit autant à la mère Coco, après quoi il leur passa à chacun une corde par le milieu du corps et les attachait au pied de l'escalier. Quand il les eut bien garrottés tous les trois, il monta alors voir son capitaine. En le voyant pâle et faible, assis sur une mauvaise chaise, enveloppé dans un drap pour tout vêtement, deux grosses larmes vinrent mouiller ses paupières.

— Comment vous trouvez-vous, mon capitaine ? lui dit-il en adoucissant sa rude voix.

— Bien mieux, mon brave ami, bien ; donne-moi ta main que je la serre dans les miennes. Je te dois et à Trim une reconnaissance éternelle. Tu m'as sauvé la vie ; je ne l'oublierai jamais.

— Ce n'est pas moi, mon capitaine, c'est Trim ; je vous conterai ça plus tard, aujourd'hui ça vous fatiguerait.

— Et mon Zéphyr, où est-il ? Qu'a-t-on fait à bord ?

— Il est au port, amarré au pied de la rue Conti ; tout est bien à bord, mais ne vous occupez pas de ça maintenant mon Capitaine, vous êtes trop faible.

— Tu as raison, je me sens faible, aide-moi à me jeter sur ce sofa, en attendant que Trim m'amène la voiture.

Tom aida à son capitaine à se transporter sur le sofa, après quoi il lui apporta une paire de pantalons et une blouse dont Pierre se revêtit, mais non sans éprouver un frisson de dégoût.

Pendant que Pierre repose sur le sofa, que les Coco avaient transporté dans cette salle pour s'y reposer en surveillant la trappe, et réfléchit aux mesures qu'il doit prendre en sortant de cette maison, Tom avait ouvert la porte de la chambre où la mère Coco tenait renfermé ce qu'elle avait de plus précieux. Il prit un verre sur la table et y vida un peu d'eau de vie, qu'il mêla d'eau, pour le porter au capitaine qui le but avec avidité. L'eau de vie lui fit un grand bien et ranima assez ses forces, pour qu'il put se transporter dans le magasin de la mère Coco ; c'est ainsi qu'elle appelait la salle où, au commencement de cette histoire, nous avons introduit aux lecteurs la famille Coco, jouant au poker.

Pierre de St. Luc en voyant ces objets de toutes sortes et de toutes valeurs déposés dans ce magasin, bazar universel, comprit que la famille Coco était une famille de voleurs ou de receleurs, et il se résolut à leur faire payer une rétribution proportionnée à leurs crimes. Il ne doutait pas que plus d'un forfait pesait sur cette famille, et il se résolut à fouiller jusqu'au fond de leur vie de brigands pour satisfaire ses soup-

çons. Il n'avait pas de doutes non plus, que les Coco n'avaient été à son égard que les instruments de quelque main cachée qui les avait fait agir, et il se promit bien de n'épargner rien pour saisir les fils secrets de cette odieuse trame, dont il avait failli devenir la victime. Quand il eut appris de la bouche de Tom qu'ils n'avaient trouvé, en entrant dans la maison, qu'une femme et deux hommes dont Trim en avait presque massacré un dans sa fureur, il laissa échapper un soupir, et éprouva un mouvement de crainte à l'idée qu'il y avait encore un de ces brigands de libre, et qu'il pourrait bien se soustraire à la juste punition qu'il méritait. Il craignit aussi que, s'il découvrait ce qui s'était passé à l'habitation des champs avant qu'on put l'arrêter, il pourrait bien donner l'alarme à ceux qui les avaient dirigés secrètement dans leur attentat sur sa personne, et il résolut de laisser Tom à l'habitation des champs, d'abord pour garder la mère Coco et ses fils et ensuite pour arrêter toute personne qui y viendrait.

Après avoir tout arrangé avec Tom, auquel il promit d'envoyer du renfort, Pierre de St. Luc se rendit appuyé sur son nègre à la voiture, qui l'attendait à la porte du jardin :

— Où va-ti mené li, mon maître ?

— A la maison, chez monsieur Meunier.

— Il été parti pour la campagne et son la maison fermée, dit Trim avec une grande présence d'esprit, ayant senti que, dans l'état de faiblesse de son maître, la nouvelle de la mort de monsieur Meunier eut pu lui être fatale.

— Eh bien, chez madame Regnaud, No. 7 rue St. Charles.

— Oui, mon maître.

CHAPITRE XVII.

Des Funérailles.

L'arrivée du capitaine Pierre et sa fin tragique s'étaient simultanément répandues à la Nouvelle Orléans. Les journaux qui, sur une colonne, annonçaient que le riche héritier de l'immense fortune de M. Meunier était venu pour en prendre possession, annonçaient aussi, sur une autre, qu'une mort prématurée avait enlevé à la société un de ses plus beaux ornements, dans la personne du capitaine Pierre de St. Luc, dont les qualités l'avaient rendu cher à tous ceux qui l'avaient connu.

Le 1er novembre, vers midi, les cloches de la cathédrale sonnaient le glas du riche héritier ; le chœur et la nef de l'église tendus de noir et éclairés par plus de quatre mille bougies présentaient un lugubre contraste entre l'éclat du monde et les ténèbres de la mort. Au milieu de la grande allée, sur un catafalque élevé et recouvert d'un somptueux drap noir, un cercueil pleurant des larmes d'argent, repose le cercueil, sur lequel pleurent des larmes d'argent. Le clergé en surplis blancs, ayant le vénérable curé de la paroisse en tête, commence l'office des morts. Ces chants sacrés, qui se mêlent aux roulements solennels de l'Orgue et s'élèvent dans les airs, inspirent un profond recueillement à l'immense foule qui assistait au service.

Un homme, tout habillé de noir, est prosterné à genoux à quelques pas en arrière du catafalque et paraît plongé dans la plus amère douleur. Des larmes abondantes s'échappent de ses yeux, il jette de profonds soupirs et se frappe la poitrine. Cet homme, c'est le docteur Rivard !

Dans un banc, presque en face du docteur Rivard, il y a un autre homme, aussi habillé de noir, qui regarde, avec un religieux sentiment d'admiration, la figure baignée de pleurs de l'inconsolable docteur, qui vient d'être si cruellement frappé, dans son vieil âge, par la mort prématurée du capitaine Pierre de St. Luc, qu'il aimait à l'égal de son fils par sympathie pour son meilleur ami feu monsieur Meunier ! Cet homme comprend toute la douleur du docteur Rivard, et se soupire ! Cet homme, c'est le Juge de la Cour des Preuves !

À quelques pas en arrière du docteur Rivard, debout, quatre de front, se trouvaient les matelots du Zéphyr, monsieur Léonard et les autres officiers du navire à leur tête. Après les matelots du Zéphyr, venaient ceux du Sauveur. Monsieur Léonard, qui avait été informé par Trim de la délivrance du capitaine, avait cru qu'il était important de ne pas suspendre la cérémonie des funérailles, et même d'y ajouter tout l'éclat possible par la présence des matelots du Zéphyr et du Sauveur, afin d'endormir dans une profonde sécurité ceux qui avaient trempé dans l'attentat commis sur le capitaine Pierre.

Quand les cérémonies de l'église furent terminées, le cortège funéraire accompagna au cimetière les restes du défunt. Huit matelots du Zéphyr, tête découverte, vêtus de noir, une large chape de crêpe suspendue en bandoulière sur leurs épaules, portaient le cercueil ; le corbillard vide précédant les porteurs. La procession défila lentement et silencieusement, aux chants des hymnes que chantait le clergé et les choristes en avant.

Le Juge de la Cour des Preuves prit sa place à côté du docteur Rivard, immédiatement derrière le cercueil. Venaient ensuite les matelots quatre de front, puis la foule fermait la marche.

Au moment où la procession passait le seuil de la porte de l'église, un nègre venait d'arriver. Sa figure était triste et pensive, sans toutefois paraître exprimer une grande douleur. Quand ce nègre vit le docteur Rivard marchant derrière le cercueil, la figure contrite et s'essuyant les yeux avec son mouchoir, il ne put réprimer un mouvement d'indignation mêlé de mépris. Ce nègre, c'était Trim. Le Docteur avait remarqué le mouvement de Trim.

Quand les obsèques furent terminées, le juge de la Cour des Preuves toucha le docteur Rivard sur l'épaule ; celui-ci leva les yeux sur le juge, en témoignant la plus grande surprise, comme s'il ne s'était pas auparavant aperçu de sa présence, tant il avait été absorbé dans sa douleur et son désespoir ! Il s'inclina respectueusement.

— Vous ne m'aviez pas remarqué, docteur, lui dit le juge à voix basse et se penchant à son oreille.

— Pardon, monsieur le juge. Et le docteur se détourna pour s'essuyer les yeux, comme s'il avait eu honte de cette marque de faiblesse.

— Si vous pouviez venir à quatre heures au greffe de la Cour, j'aurais quelque chose à vous dire de la plus haute importance pour vous. Je viens de recevoir une lettre de la paroisse St. Martin, où j'avais envoyé un courrier afin d'obtenir certaines informations dont j'avais besoin, avant de vous faire part, de certaines découvertes providentielles que j'ai faites et qui vous regardent.

— Pardon, M. le juge, répondit le docteur d'une voix agi-

tée ; excusez-moi pour aujourd'hui ; je suis incapable, absolument incapable de m'occuper d'affaires.

— Je puis concevoir qu'en effet vous ne vous sentiez pas bien disposé à faire des affaires, après les afflictions dont vous avez été frappé coup sur coup depuis quelques jours.

— Hélas ! M. le juge, la vie est pleine d'amertume, ce sont des épreuves que Dieu envoie pour éprouver ses serviteurs, et je crains de n'être pas assez fort pour les supporter.

— Si vous ne pouvez venir à quatre heures à la Cour, venez du moins chez moi, ce soir, prendre le thé. Ce que j'ai à vous dire est important, bien important pour vous, puisque j'ai découvert les parents de votre pupille.

— De mon pupille ! et la figure du docteur exprima une surprise si grande et si bien jouée, en même temps que ses yeux exprimaient pour le juge une si profonde reconnaissance que le juge se sentit plus que payé des peines qu'il s'était données pour faire plaisir au docteur.

— Je suis trop heureux d'avoir fait cette découverte. Vous viendrez ce soir, n'est-ce pas ? je compte sur vous ; docteur à sept heures.

— Huit heures et demie, vous conviendrait-il ? j'ai un malade à voir à huit heures précises.

— Eh bien ! à huit heures et demie, ça fera l'affaire.

• Quoique la conversation, entre le juge et le docteur, eût été tenue à voix basse, un nègre l'avait toute entendue, et il s'était crut ; mais il s'était trompé !

Le docteur Rivard suivit de l'œil le nègre, qui s'éloignait à grands pas, en se mêlant parmi la foule. Un léger froncement était fortement vexé, mais il rendit aussitôt à sa physionomie son expression de profonde tristesse, tellement que le juge ne s'aperçut de rien.

— Adieu, docteur, continua le juge. A huit heures et demie !

— Je n'y manquerai pas.

CHAPITRE XVIII.

Le devoir l'emporte sur les objections !

Aussitôt que le juge de la Cour des Preuves eut laissé le docteur Rivard, celui-ci chercha Trim des yeux, décidé à le suivre et à avoir une explication avec lui. Le docteur connaissait parfaitement Trim et sa sagacité ; il craignait qu'il n'eût découvert quelque chose, qui aurait pu peut-être lui causer de l'embarras par la suite. Mais Trim était disparu, et le docteur s'en retourna chez lui fortement inquiet à l'endroit du nègre, quoique d'ailleurs tout sembla lui sourire. Le reste de la journée il ne put chasser de son esprit l'impression, que la vue et la présence de Trim lui avaient faite.

— Oh ! oh ! maître Trim, se disait-il à lui-même en marchant seul à grands pas dans son étude, tu veux te mêler des affaires qui ne te regardent pas ; prends garde que je ne te rrouves encore sur mon chemin ; tu t'en repentiras ! voudrais-tu épier mes actions, par hasard ? nous verrons.

A huit heures le docteur se rendit au pied de la rue Bienville, on l'attendait Pluchon.

— Eh ! bien, M. Pluchon, quelle nouvelle ?

— Rien, aujourd'hui, rien.

— Tu n'es pas allé à l'habitation des champs pour savoir des nouvelles du capitaine ? et du serpent à sonnettes ?

— Non, je n'y suis pas allé, j'ai eu bien d'autres choses à faire ; mais je me propose d'y aller demain matin, de bonne heure.

— C'est bon. S'il y a quelque chose d'important, tu viendras me le dire chez moi ; si au contraire tout a été comme il faut, tu me conteras ça ici demain soir.

— Convenu.

— J'ai besoin de savoir une chose, M. Pluchon ; il faut que vous l'appreniez de la mère Coco, voici : c'est de savoir quel est l'enfant qu'elle a conduit à l'hospice des aliénés, sous le nom de Jérôme, il y a à peu près une dizaine d'années ; quel est le nom des parents de l'enfant, s'ils vivent encore, où ils sont, et comment l'enfant lui a été remis et par qui. Je tiens à savoir tout cela, c'est important.

— J'en parlerai à la mère Coco ; est-ce pour l'orphelin dont vous vous êtes fait nommer tuteur ?

— Ça ne vous fait rien, M. Pluchon, faites ce que je vous dis et voilà tout ; ne parlez pas de moi à la mère Coco. Quand vous aurez obtenu d'elle ce que je désire apprendre à l'égard de l'enfant, vous lui direz que, si quelqu'un, n'importe qui, la questionne sur le même sujet, elle ait à répondre "qu'elle ne s'en rappelle pas du tout, si ce n'est que ceux qui lui remissent l'enfant, pour le conduire à l'hospice, lui dirent : que son père était immensément riche."

— Oui, docteur.

— A propos, je vais avoir besoin de vous dès ce soir.

— Comment ça ?

— Je m'en vais de ce pas chez monsieur le Juge de la Cour des Preuves, vous savez où il demeure ?

— Parfaitement.

— Je crains qu'il n'y ait quelqu'un qui épie ou fasse épier mes pas ; ce n'est peut-être qu'une fausse crainte, mais enfin je le crains ; je voudrais que vers dix heures vous veniez faire un tour auprès de la maison de monsieur le Juge, et si vous voyez Trim, le nègre de Pierre de St. Luc, je veux que vous l'empoigniez.

— Trim !

— Oui Trim.

— Mais on ne l'empoigne pas comme ça !

— Prenez deux ou trois hommes avec vous, quatre, six même s'il le faut ; et si, au moment où je sortirai de chez monsieur le Juge, il me suit, sautez-lui dessus, baillonnez-le et conduisez-le chez vous ; je ne voudrais pas qu'il soupçonnât que je me suis mêlé de cette affaire.

— Je ne pourrai pas le conduire chez-moi.

— Et pourquoi ?

— Parceque, d'abord, je n'ai pas de place convenable pour le mettre en sureté ; en second lieu, parceque je n'ai personne pour le garder, et que je ne puis rester à la maison toute la journée. Mais laissez faire, je sais où le mettre.

— Et où le mettrez-vous ?

— A l'habitation des champs.

— Oh ! non ; oh ! non, pas là. Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il vit son maître !

— Son maître, soyez tranquille quand à celui-là, il ne reviendra plus pour raconter son histoire, à moins que ce ne soit une histoire posthume !

Le docteur ne fit pas attention au trait de finesse de Pluchon, qui lui parut de mauvais goût.

— Faites comme vous voudrez, lui répondit-il brusquement ; ne manquez pas toujours de venir ce soir à dix heures, même un peu avant.

— J'y serai, et bien accompagné !

— Comment saurai-je que vous êtes arrivé ?

— En passant sous la fenêtre, je chanterai :

« Montre-moi ton petit poisson. »

— C'est très-bien.

Le docteur en quittant Pluchon se rendit tout droit chez le juge, où il arriva, comme la pendule sonnait huit heures et demie.

— Vous êtes ponctuel, docteur, lui dit le juge en le voyant entrer.

— Ça toujours été une de mes maximes, ponctualité dans le devoir, répondit le docteur Rivard, en faisant un profond salut au juge.

— Je le sais, mon cher docteur, je le sais ; c'est une maxime que vous pratiquez à la lettre. Entrons dans mon étude ; le temps est un peu frais, malgré la belle et chaude journée que nous avons eue ; j'ai fait préparer un bon feu, et nous nous chaufferons en parlant d'affaires.

Le juge approche deux fauteuils de la grille, dans laquelle est un feu de bois de cyprès jetant une brillante flamme. Après quelques minutes de silence, pendant lesquelles le docteur examina furtivement l'expression de la physionomie joyeuse du juge, ce dernier prit une lettre de son portefeuille et la présentant au docteur Rivard.

— Lisez ceci, mon cher docteur ; j'ai ensuite quelques questions à vous faire.

Elle était adressée à

« L'honble. Tancrede R. . . .

Juge de la Cour des Preuves

Nouvelle-Orléans. »

Le docteur ouvrit la lettre et lut attentivement ce qui suit :
St. Martin, 31 octobre 1836.

Mon cher Tancrede,

« Aussitôt que j'eus reçu ta lettre, je me suis rendue, suivant ton désir, chez le vénérable curé de la paroisse, messire Curato, auquel je la communiquai. Il se rappelle fort bien avoir marié en 1820 le 19 mars, monsieur Alphonse Meunier à une demoiselle Léocadie Mousseau, duquel mariage naquit un enfant, qu'il baptisa, le 21 mai 1823, du nom de *Alphonse Pierre*. Léocadie Mousseau mourut à la Paroisse St. Martin des suites de ses couches. Le petit Alphonse Pierre fut mis en nourrice chez une femme, du nom de Charlotte Paquet. Cette femme était une bonne personne, mais son mari parait avoir été un fameux ivrogne et un mauvais sujet, du nom d'Edouard Phaneuf. Au bout de quelques mois Phaneuf et sa femme partirent pour Bâton-Rouge, emportant l'enfant avec eux, dont on n'entendit plus parler depuis.

« C'est tout ce que j'ai pu obtenir de renseignements.

GG

« Le petit Jules est bien portant, il ne s'ennuie pas du tout. Maman est un peu mieux, quoiqu'encore bien souffrante de son rhumatisme. Nous nous plaçons tous bien ici. Je pense retourner avec les enfans la semaine prochaine. Adieu, mon cher Tancrede. »

Ta femme affectionnée

ELOÏSE R. . . .

Le docteur Rivard après avoir parcouru la lettre, prit une prise de tabac, pour cacher l'émotion que cette lecture lui avait causée, quoiqu'il s'attendit bien, d'après ce que lui avait dit Jérémie, à quelque chose de semblable de la part du Juge. Après s'être mouché, il remit tranquillement la lettre au juge sans lui dire un mot.

— Eh ! bien, docteur, que dites-vous de cela, reprit le juge après avoir un instant examiné l'impression, que la lecture de cette lettre pouvait avoir faite sur sa figure.

— Me foi, je ne comprends pas, monsieur le juge, où vous en voulez venir, répondit le docteur avec la plus parfaite indifférence. Je savais depuis longtemps que monsieur Meunier avait eu un enfant de son mariage avec cette demoiselle Mousseau dont parle cette lettre ; mais la mère mourut en couche et l'enfant est mort depuis longtemps, du moins à ce que j'ai toujours entendu dire à ce pauvre monsieur Meunier.

— Comment, l'enfant mort ! reprit le juge avec vivacité.

— C'est ce que monsieur Meunier a toujours cru, quoiqu'il me semble lui avoir entendu dire qu'il n'avait jamais pu en obtenir de satisfaisante information.

— Ah ! continua le juge, comme si un poids eût été ôté de dessus sa poitrine, M. Meunier n'a jamais eu de preuve satisfaisante de la mort de son enfant ?

— C'est ce qu'il m'a dit, du moins, quoiqu'il fut bien persuadé que son pauvre petit Alphonse n'existât plus.

— Savez-vous ce qui a porté M. Meunier à croire à la mort de son enfant ?

Le docteur Rivard se passa la main sur le front, et demeura quelque temps plongé dans la plus profonde réflexion, comme s'il eût voulu rappeler à sa mémoire d'anciens souvenirs.

— Pardonnez, je suis obligé de recueillir mes souvenirs, la chose m'était tellement échappée de l'esprit.

— Prenez votre temps, docteur.

Et le juge tisonna le feu, dans lequel il jeta quelques éclats de cyprès. A la lueur de la flamme qui reflétait sur la figure du docteur, on eut pu voir une certaine hésitation qu'il surmonta néanmoins bien vite, et, après s'être servi d'une prise de tabac, il reprit :

— En effet, je me rappelle que le petit Alphonse fut mis en nourrice, comme le mentionne votre lettre, chez une excellente femme, l'épouse d'un nommé Phaneuf, qui était absent depuis plus d'un an. Au bout de quelques mois Phaneuf revint demeurer quelque temps avec sa femme à la paroisse St. Martin, d'où il partit avec elle pour Bâton-Rouge, emmenant l'enfant.

— Oui ! c'est bien ce que m'écrit ma femme.

— Après quelques mois de résidence à Bâton-Rouge, la femme de ce Phaneuf mourut ; le petit Alphonse fut confié aux soins d'une veuve, dont le nom m'échappe en ce moment, qui en eut soin pendant un an.

— Et où était Phaneuf tout ce temps là ?

— Il était parti sans que l'on sut où il était allé.

— C'est extraordinaire néanmoins que M. Meunier ne se soit pas alors plus occupé de son enfant !

— M. Meunier n'était pas à la Louisiane quand sa femme mourut. Il fut obligé de partir le lendemain du baptême de l'enfant pour la Jamaïque, d'où il s'embarqua pour aller à Canton pour affaires de commerce. Ce ne fut qu'après une absence de dix-huit mois qu'il revint.

À son retour, il se rendit immédiatement à la paroisse St. Martin, où il apprit en même temps la mort de sa femme et la disparition de son fils ! Le parrain et la marraine de l'enfant ne demeuraient plus à St. Martin. Il se rendit de suite à Bâton-Rouge pour y chercher son fils. La femme de Phaneuf était morte, Phaneuf n'était plus reparu, et la veuve, qui avait pris soin de l'enfant pendant près d'un an, avait quitté l'endroit sans que monsieur Meunier put savoir de quel côté elle s'était dirigée ! Il revint alors à la Nouvelle-Orléans, où il subit une longue maladie, pendant laquelle il me confia ce que je viens de vous raconter.

— Et ne put-il obtenir d'autres renseignements sur son enfant ? demanda le juge vivement intéressé.

— M. Meunier fit faire les plus minutieuses recherches, il n'épargna ni l'or ni l'argent, il envoya des exprès dans toutes les directions. Pendant deux à trois ans toutes ses recherches furent inutiles. Il désespérait de jamais retrouver son fils, quand un jour il reçut une lettre qui lui disait : « que ton-Rouge, avait été vue à la Nouvelle-Orléans, avec l'enfant leurs de ce pauvre M. Meunier ; il fut obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Les recherches les plus minutieuses furent faites par toute la ville et les faubourgs ; la police fut employée, les plus généreuses récompenses furent offertes. Inutile ! rien ! il ne put rien découvrir. Il n'y avait point à la Nouvelle-Orléans de femme de ce nom là. c'est curieux que je ne me rappelle pas du nom !

— Ne serait-ce pas la femme Coco-Létard, reprit le juge en souriant.

Le docteur se leva tout droit, de l'air le plus étouffé ; c'est ça, s'écria-t-il, c'est ça ! c'était son nom, Coco-Létard ! comment l'avez-vous appris, M. le juge ? ou plutôt comment l'avez-vous deviné ? c'est un nom si peu commun !

— Continuez, docteur, je vous dira cela tout à l'heure.

Le docteur se laissa tomber dans le fauteuil, plutôt qu'il ne s'y assit. Il se passa à plusieurs reprises la main sur le front.

— C'est étrange ! dit-il, comme se parlant à lui-même. . . . puis reprenant son récit, il continua : monsieur Meunier avait fait donner dans tous les journaux le signalement de son fils, tel qu'on le lui avait dépeint. Quelques mois après on vint apprendre à monsieur Meunier qu'un enfant, de quatre à cinq ans, s'était noyé en jouant sur le bord de la levée. La description de l'enfant correspondait parfaitement au signalement qui en avait été donné dans les journaux. On lui rapporta aussi qu'une femme du nom de. . . . comment l'appellez-vous ? ah ! Coco-Létard ! pleurait son enfant qui s'était noyé.

— C'est étonnant ! interrompit le juge dont l'intérêt était

excité au plus haut degré, c'est étonnant ! . . . continuez, mon cher docteur.

— Je me trouvais en ce moment avec monsieur Meunier, nous montâmes tous deux en voiture. Quand nous arrivâmes sur la levée, la vieille femme n'y était plus, et le corps de l'enfant n'avait pas encore été retrouvé. Monsieur Meunier donna instructions à plusieurs des personnes présentes de venir immédiatement l'informer, aussitôt que l'enfant ou sa mère aurait été trouvé. Après être restés plus d'une heure sur les lieux, nous retournâmes chez lui. Ce pauvre monsieur Meunier, je n'oublierai jamais l'état dans lequel il rentra à la maison ; il avait le cœur navré ; il ne pleura pas, son œil était sec, il avait les yeux fixes ! Dieu ! quelle expression dans ses yeux ! j'imagine encore le voir là devant moi, quand il s'assit dans son fauteuil. Sa figure était d'une pâleur livide, une sueur froide suintait de son front. Il demeura près d'une demi-heure dans la même position, sans remuer un muscle ; toujours le même regard fixe ! Je m'étais assis près de lui, attendant dans la plus grande inquiétude le résultat de cette crise. Au bout d'une demi-heure environ, il se leva, s'essuya le visage de son mouchoir, fit trois à quatre tours dans la salle, puis s'arrêtant en face de moi, il me dit ces mots, que je n'oublierai jamais : « Dieu me punit dans mon enfant, des fautes que j'ai commises dans ma jeunesse, et des infortunes que j'ai laissées au Canada ! »

M. Meunier fit dire des messes pour son enfant, ainsi qu'il en avait fait dire pour sa femme. Depuis ce temps il n'entendit plus parler ni de la femme. j'oublie toujours son nom. . . .

— Coco-Létard.

— Coco-Létard ; ni de son enfant, son pauvre petit Alphonse, qu'il n'eut jamais le bonheur de presser sur son cœur de père !

Ici le docteur Rivard laissa échapper un profond soupir et s'essuya les yeux, après quoi il continua :

— Ainsi vous voyez, M. le juge, que l'enfant de M. Alphonse Meunier n'est bien que trop malheureusement mort.

— Je ne vois pas ça du tout ! répondit le juge, qui se frotta les mains de plaisir, en voyant que le récit du docteur, si naïvement, si naturellement délivré, ne faisait que confirmer l'identité du petit Jérôme avec le petit Alphonse ; je ne vois pas ça du tout !

— Comment ?

— Supposez que le petit Alphonse ne se soit pas noyé, car, puisqu'on n'a pas retrouvé son corps dans l'eau, on peut bien supposer cela.

— Que voulez-vous dire ? M. le juge, s'écria le docteur.

Supposez encore que la Coco-Létard, fatiguée des soins qu'elle donnait, ou du trouble que lui causait ce petit orphelin chétif, dont elle ne connaissait pas le père, ce qui est clair, l'ait conduit à quelque hospice d'aliénés.

— Pas possible, M. le juge, pas possible ! Il n'y avait alors à la Nouvelle-Orléans qu'un seul hospice des aliénés, et j'en étais le médecin. Il n'aurait pu y être introduit sans que je l'eusse remarqué !

— Si vous ne l'eussiez pas remarqué ?

— Comment aurais-je pu ne pas le remarquer ?

N'y en a-t-il pas un grand nombre du même âge, et avertit-on toujours le médecin de chaque nouvel arrivant ?

— Qui, c'est vrai ; c'est bien vrai ! et le docteur sembla chercher dans ses souvenirs en affectant la plus grande surprise ; cependant, . . . mais non, continua-t-il, ce n'est pas possible,

— Mais enfin, docteur, si c'était véritablement le cas, si le petit Alphonse Meunier avait été mené à ce même hospice, dont vous êtes le médecin, et s'il y avait été mené par l'identique Coco-Létard qui en avait eu soin à Bâton-Rouge, que diriez-vous ?

— Par pitié, monsieur le juge, s'écria le docteur, ne vous moquez pas de ma douleur, c'est bien assez pour moi, après avoir perdu dans monsieur Meunier le meilleur des amis, un frère, de perdre encore aujourd'hui le jeune Pierre de St. Luc, que j'aimais comme mon fils, sans que vous veniez encore m'accabler du reproche d'avoir eu sous mes yeux, pendant dix ans, le fils de monsieur Meunier et de ne pas l'avoir serré contre mon cœur et l'avoir traité comme mon enfant !

Le juge se sentit tout ému à l'accent de la voix tremblante d'émotion du docteur Rivard et de sa figure si profondément empruntée de douleur, il se reprocha presque d'avoir tenu le docteur en suspend, et continua d'une voix grave et d'un ton solennel :

— Docteur, ce n'est pas pour ajouter à votre affliction que je vous ai prié de venir me voir ici ce soir. J'avais un acte d'ami à faire, maintenant c'est un devoir que j'ai à remplir, au nom de la société dont je suis le mandataire en ce moment. Ainsi vous pouvez m'en croire quand je vous dis, en ma qualité de Juge de la Cour des Preuves : « Que le petit Jérôme est le petit Alphonse Meunier ! Que celui vers lequel, sans le connaître, vous appelait votre cœur pour lui servir de père, était le fils de votre meilleur ami ! Que Dieu au moment où il appelait à lui le père rendait le fils au monde, donnant ainsi un père selon la providence à celui dont le père selon la nature ne l'avait jamais connu ! »

Le docteur, en entendant les premières paroles du juge, s'était levé debout, sa figure était pâle, la bouche à demi-ouverte il semblait boire aux paroles du juge. Quand le juge eut fini, le docteur tomba à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel ! Il fallait toute l'audacieuse effronterie du docteur Rivard, pour jouer cette hypocrite comédie en présence du juge ; mais le docteur avait eu le temps de mesurer l'étendue de sa crédulité ! Il ne resta qu'un instant à genoux, mais cette action avait été si spontanée si naturelle, que le juge, bien loin d'y trouver rien d'affecté, n'y vit que l'élan sublime d'un noble cœur, qui remercie le ciel de l'avoir choisi pour servir de père au fils de son meilleur ami ; et il ne put retenir une larme qui s'échappa de sa paupière.

— Excusez-moi de m'être laissé aller à cet excès de faiblesse, dit le docteur Rivard en se relevant, je n'ai pu m'empêcher de remercier le tout-puissant d'avoir si miraculeusement, je puis le dire, préservé les jours du seul rejeton de la famille Meunier.

— Ce n'est point un acte de faiblesse, docteur ; je ne vois dans votre action que l'élan spontané d'un cœur plein de religion et de reconnaissance. Le hasard, quo dis-je, la providence vous a choisi pour être le tuteur d'un orphelin que vous

croyez pauvre, pour être le père d'un enfant que vous croyez délaissé et jeté, sans soutien et sans guide, au milieu des écueils de ce monde ; et cette même providence vous confie l'administration de la plus brillante fortune et l'éducation de son héritier,

A mesure que le juge parlait, la figure du docteur, qui était tournée vers la lampe, s'assombrissait. Le juge s'en aperçut et lui dit :

— Qu'avez-vous donc, docteur ?

— Vous m'effrayez, M. le juge, répondit celui-ci, je n'avais pas fait réflexion à l'immense responsabilité, que cette découverte va faire peser sur moi. Il m'est impossible de l'accepter. Il faudra de toute nécessité qu'il y ait un autre tuteur de nommé à l'héritier de M. Meunier !

— Impossible, répondit le Juge.

— Impossible ! Et comment ça ?

— D'abord parce que la loi veut que celui qui, en retirant un aliéné de l'hospice, s'est fait nommer son tuteur, le demeure jusqu'à la majorité du pupille, si alors le pupille est jugé en état, sur avis de famille, d'administrer ses biens ; autrement le tuteur conserve ses fonctions jusqu'à sa mort ; en second lieu, parce que quand même vous ne seriez pas déjà irrévocablement le tuteur du jeune Meunier, je vous obligerais de le devenir, car vous êtes la seule personne digne et capable d'avoir soin de l'enfant et d'administrer consciencieusement sa succession.

— Mais, M. le juge, mon âge, mes occupations, mon incapacité dans les affaires !

— Votre âge ? raison de plus ; vos occupations ? vous les abandonnez, s'il le faut, pour ne vous occuper que de l'administration des biens de votre pupille ; votre incapacité dans les affaires ? vos talents, vos connaissances, votre intégrité, votre ponctualité et votre scrupuleuse attention vous en tiendront lieu !

— Oh ! si j'avais eu, je n'aurais jamais accepté la tutelle !

— Si vous n'eussiez pas accepté la tutelle de l'orphelin Jérôme, on n'aurait peut-être jamais découvert le fils et l'héritier de M. Meunier. Il y a dans tout ceci le doigt de Dieu ; et si la providence s'est servi de vous, pour faire découvrir le jeune Meunier dans l'orphelin de l'hospice, elle voulait que vous lui servissiez de père. Ce qui, il y a quelques jours, n'était qu'une faveur de votre part est maintenant une obligation. Si vous ne vous sentiez plus au cœur d'attachement pour l'enfant, la religion et le devoir vous forceraient de rester son tuteur, alors même que la loi ne vous y obligerait pas !

— Ah ! monsieur le juge, n'allez pas croire que l'effrayante responsabilité que ma position m'impose, m'ait fait perdre de la tendresse que je porte au fils de mon ami !

— Je le sais bien.

— Non, oh ! non, loin de là, répondit le docteur d'un air résigné, et comme une marque de l'attachement sans bornes que je ressens pour lui, je me sou mets à la volonté de Dieu et je consens à administrer les biens du jeune Meunier, si non avec talents, du moins avec intégrité et exactitude.

— Je savais bien que le devoir l'emporterait sur toutes les objections ! . . .

En ce moment on entendit dans la rue, une voix qui chantait à tue-tête :

“*Montre-moi ton petit poisson.*”

Le docteur mit involontairement la main dans ses poches, pour voir s'il avait bien ses pistolets.

—Voici, continua le juge en remettant un papier au docteur Rivard, voici un avis que j'ai préparé pour que vous le fassiez imprimer sur quelqu'un des journaux du matin. C'est un avis pour informer le public que “vê la mort du légataire universel de feu Sieur Alphonse Meunier, et la survenance d'un héritier légitime du dit A. Meunier, le Juge de la Cour des Preuves procédera sous délai, sauf opposition, à l'annulation du testament et à la reconnaissance de l'héritier.”

Si vous pouvez faire publier cet avis dans le Bulletin de-

main matin, nous procéderons à la reconnaissance demain à midi s'il est trop tard, comme je crains que le bureau du Bulletin ne soit actuellement fermé, nous attendrons à lundi.

La même voix répéta encore plus fort que la première fois :
“*Montre-moi ton petit poisson.*”

Voilà un homme qui a une voix conséquente et effective ! pensa le juge.

Le docteur prit le papier qu'il mit dans son portefeuille, bou-tonna son paletot jusque sous son menton, s'assura que ses pistolets étaient dans ses poches, souleva le bon soir au juge, en fonça sur ses yeux son chapeau à larges bords et sortit, en jetant un coup d'œil rapide de chaque côté de la rue.

G. B.

(A. CONTINUER.)

ECONOMIE DOMESTIQUE.

MANIÈRE DE NETTOYER LES ROBES DE SOIE DE DIFFÉRENTES COULEURS.

VOUS avez décousu une robe de soie, et vous en avez ôté tous les points. Indiquez avec un fil le côté qui est l'endroit de l'étoffe.

Achetez 125 grammes de miel ordinaire, —125 grammes de savon noir—un demi-litre d'eau de vie complète. Mettez le tout ensemble fondre dans une casserole, sur le feu, et versez-le ensuite dans une cuvette.

Lorsque ce mélange est refroidi, vous faites placer près de vous deux terrines remplies d'eau de rivière—vous posez sur les dossiers de deux chaises de cuisine, ou sur deux tréteaux, une planche à repasser large de 55 à 60 centimètres, ou bien vous nettoyez une table de cuisine ;—sur cette planche ou sur cette table, vous posez, l'envers en dessous, un lé de votre robe—vous prenez une brosse à habits, vous la trempez dans la cuvette, de manière à ne mouiller que l'extrémité des crins—vous brossez l'étoffe en long, si c'est du satin, en long, puis en large, si c'est du gros-de-Naples—vous retournez ce lé pour le brosser à l'envers, sans reprendre du mélange—relevé le haut de ce lé, des deux mains, par les deux bords, et au bout de vos doigts, puis plongez-le plusieurs fois dans une des terrines—lorsque vous avez fait égoutter ce lé au-dessus de cette terrine, vous le plongez plusieurs fois dans l'autre terrine, au-dessus de laquelle vous le laissez égoutter—puis vous le mettez sécher sur une corde.

Vous faites de même pour les autres lés et pour le corsage. A mesure qu'un lé n'égoutte plus, vous le retirez, le pliez une fois dans sa largeur, et le posez sur un linge propre, dont vous le recouvrez.

Pendant ce temps, vous avez mis des fers sur le feu. Si c'est du satin, vous le repassez à l'envers, et pliez chaque lé dans sa largeur, mais tantôt au milieu, tantôt au bas, ou dans le haut, puis vous appuyez le fer sur ce pli, afin d'imiter les plis que forme l'étoffe quand elle est neuve. Si c'est du gros-de-Naples uni, vous repasserez l'étoffe à l'endroit, car il deviendra l'envers, et vous marquerez les plis, comme pour le satin.

Ce mélange sert aussi à nettoyer les cravates de soie noire et celles de couleur.

Vous aurez sans doute employé tout le mélange, mais vous pouvez utiliser les eaux dans lesquelles vous avez rincé vos morceaux de soie.

Si vous avez des foulards à laver, des tabliers d'une soie légère, des bas de soie noire, ne vous servez pas de brosse, frottez-les avec vos mains dans la première eau, rincez-les dans la seconde, puis dans une autre propre ; faites-les sécher et repassez-les de même.

Pour faire sécher les bas, achetez des formes en bois, entrez-les dans les bas, et quand ils sont encore humides, frottez-les avec une flanelle ou un torchon neuf, en ayant soin de retenir le haut des bas pour ne pas y faire de plis en les frottant.

Journal des Demoiselles.

MANIERE DE RAJEUNIR LES VIEILLES CONFITURES.

QUAND l'été a été chaud et sec, les fruits sont naturellement sucrés, et si, pour faire vos gelées, vos marmelades, vous avez mis autant de sucre que pour les années ordinaires, ce sucre se trouvera cristallisé au dessous du rond de papier qui couvre intérieurement les confitures. Voici le moyen qu'il faut employer pour faire disparaître cette croûte dure et désagréable à manger, croûte qui se trouve aussi sur les vieilles confitures :

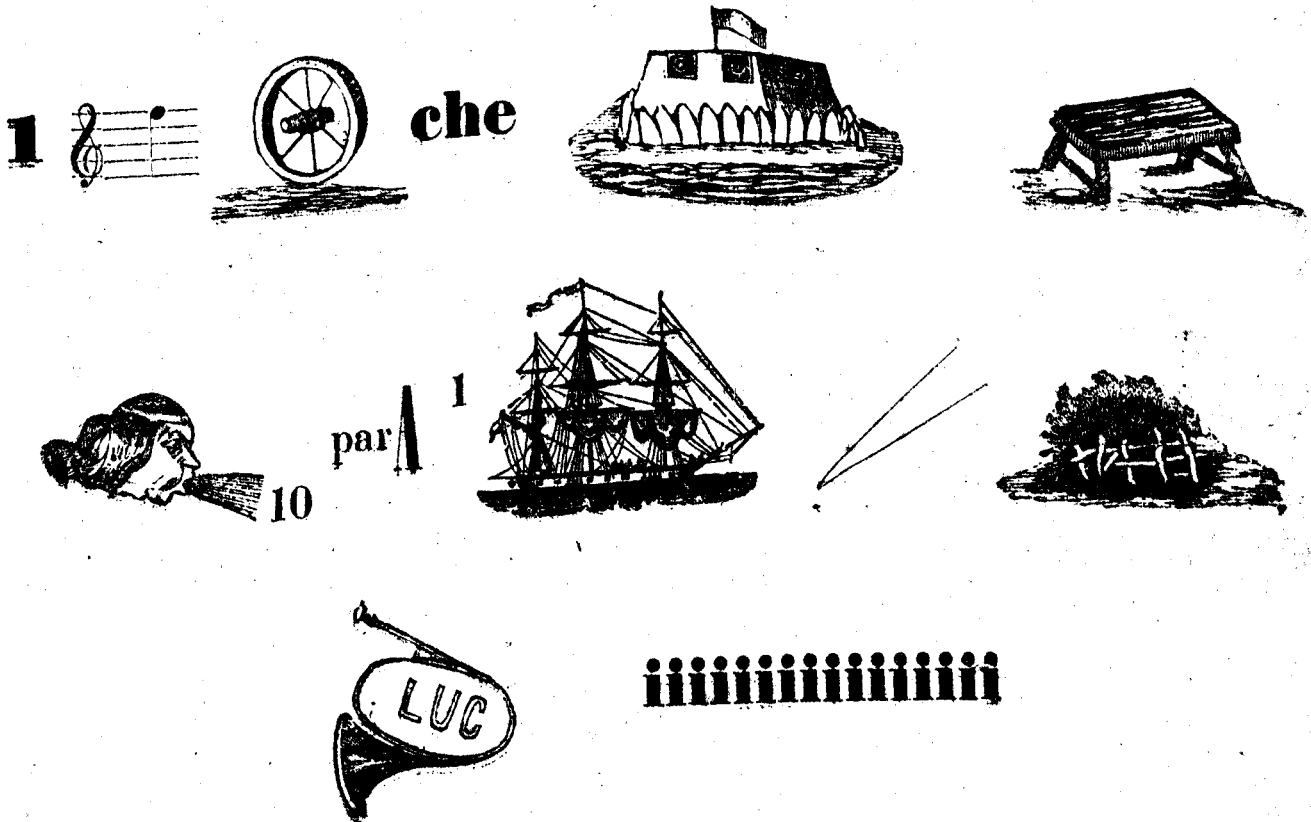
On lève le papier qui couvre extérieurement les pots ; on pique avec une épingle le papier qui les couvre intérieure-

ment ; on jette sur ce papier une cuillerée d'eau tiède, et l'on place les pots dans une casserole dans laquelle on a mis de l'eau chaude.

Le sucre se fond dans l'eau tiède que l'on a mise dans le pot, puis se combine de nouveau avec le jus du fruit, et ces pots de confitures peuvent être présentés sur la table. Mais il faut les manger promptement, car cette eau chaude exciterait bientôt une fermentation dans les confitures.

Journal des Familles.

R E B U S .



Explication du REBUS de la dernière Livraison.

La bouche sourit mal quand le cœur est blessé.

La—bouche—souris—malle—camp—le—cœur—haie—blessé.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.

MON MEILLEUR BONHEUR.



Allegretto.



mf

cres *rall.*

rf *rf* *ff*

avec naïveté

P

Lors - que l'on dit, de moi: "Qu'el - le est bel - le Ma - ri - e, S'en

à tempo

P

al - lant, sans a - tours, au le - ver du ma - tin, Cueil - lir, les mil - le

rit. *dolce*

fleurs de la verte prairie, Toutes ces fraîches fleurs, moins

rit.

rit. *avec embarras.*

fraîches que s'en teint... Lors-que l'on dit ce-la, vrai-ment, je suis hon-

suivez

avec joie *in tempo. poco accel.*

teu-se; Et pourtant, bien heu-reu-se, bien-heu-reu-se!.. Mais,

segue *in tempo. poco*

avec émotion. *a piacere*

quand Daniel le dit, je sens bat - tre mon cœur ! Ah ! quand Da - niel le

f *suivez.*

dit, mon bon - heur est meil - leur !

Lorsque l'on dit de moi : " Qu'elle est bonne Marie ;
 Pour nous plaire, elle a tout ; pour charmer, mieux encor !
 Le pauvre, qui le sait, redit, l'âme attendrie,
 Que sa main et son cœur sont un double trésor !..."
 Lorsque l'on dit cela, vraiment je suis honteuse ;
 Et pourtant, bien heureuse, bien heureuse !...
 Mais quand Daniel le dit, je sens battre mon cœur !
 Ah ! quand Daniel le dit, mon bonheur est meilleur !

Lorsque l'on dit, de moi : " Qui pourrait voir Marie ;
 Sans lui donner, tout bas, son amour et sa foi ?...
 Aussi, dans le hameau, pas un, je le parie,
 Lorsque nous l'aimons tous, ne l'aime autant que moi !..."
 Lorsque l'on dit cela, vraiment, je suis honteuse ;
 Et, pourtant, bien heureuse, bien heureuse !...
 Mais, quand Daniel le dit, je sens battre mon cœur !
 Ah ! quand Daniel le dit, mon bonheur est meilleur !

